POUR ET CONTRE

RÉFORME

DE

L'ENSEIGNEMENT

NOUVELLE MÉTHODE

POUR APPRENDRE LES LANGUES EN PEU DE TEMPS

Par P. LEROY

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie
Rue Sainte-Anne, 41.

1875.

LIBRARY

APR 11 1973

THE ONTARIO INSTITUTE
FOR STUDIES IN EDUCATION

PRÉFACE.

Le six mars, mil huit cent soixante-quatorze, j'arrivais à Québec complètement inconnu. J'avais été averti par avance qu'il n'y avait rien à faire dans ce pays pour un professeur ; et je ne venais point, comme on l'a dit, pour implanter en Canada mon système d'enseignement, qui, à cette époque, était encore incomplet, même pour le latin. Aussi peu s'en est fallu que je ne quittasse l'Amérique pour retourner en Europe sans avoir montré mes travaux à personne.

Ce n'est que, sur les instances d'un de mes amis, que, par manière d'acquit, je m'adressai au Révérend M. Hamel, recteur de l'Université-Laval, homme d'une grande bienveillance. A la suite de cette visite, dont je garderai toujours le meilleur souvenir, j'entrepris de faire l'exposé de mon système, dans l'espérance, cette fois, que le Séminaire de Québec voudrait bien en faire l'essai ; mais il ne parut pas possible à ces Messieurs de l'appliquer en grand. La chose en resta donc là et je me décidai à partir non certes sans regretter Québec.

Mais auparavant, et la veille même de mon départ, j'écrivis une longue lettre à l'honorable Ouimet alors Ministre de l'Instruction Publique, sans avoir, je l'avoue, le moindre espoir d'être entendu. Grande fut

ma surprise, le lendemain, de recevoir une lettre d'audience. Je me rendis immédiatement au ministère, où l'honorable Ouimet me reçut avec une grande bonté ; et aujourd'hui, que j'ai réussi, je tiens de nouveau à lui en témoigner ma reconnaissance. Ma cause était gagnée, et tous les Canadiens de quelque valeur se déclaraient pour moi.

Un orage cependant se préparait à mon insçu et je ne devais pas échapper à la critique malveillante, sans laquelle rien de sérieux ne peut se faire ici-bas. Pendant que je travaillais à remplir avec honneur mes engagements, un complot se formait entre certains professeurs pour m'abattre par tous les moyens possibles. On verra, dans ce livre, tous les détails de la lutte que j'ai eu à soutenir.

Je les ai cloués au *pilori* d'une main vigoureuse, et je veux qu'ils se repentent longtemps de m'avoir insulté. Ils ont été placés comme des mannequins pour faire peur aux moineaux.

Ils vont, je le sais, pousser des cris de paons ; mais qu'importe ! S'ils sont contents, tant mieux ! J'en suis fort aise. S'ils ne le sont pas, tant pis ! Ce sera tout de même. Mon système est connu et même avantageusement connu. Je ne demande plus rien.

RÉFORME

DE

L'ENSEIGNEMENT.

Séance littéraire donnée à Québec, le 30 avril 1874, dans une des salles de l'Ecole Normale-Laval, par un professeur français. M. Leroy, devant les notabilités de la ville et en particulier Son Honneur le maire, sous la présidence de l'hon. M. Ouimet, ministre de l'Instruction Publique.

Messieurs.—L'étude des langues mortes présente aux enfants trois espèces de difficultés, qu'il faut leur aplanir, si l'on veut obtenir d'eux l'amour du travail et des progrès rapides. Ce sont les difficultés de grammaire, de construction et de dictionnaire.

Il m'a semblé qu'il y avait là quelque chose à faire ; et voilà pourquoi, depuis dejà bien des années, j'ai consacré tous mes instants à cette œuvre, qui, pour être trop généralement dédaignée des professeurs de quelque mérite, n'en est pas moins une œuvre utile.

J'ai donc composé tout un ensemble de travaux, qui sont le fruit d'observations directes recueillies au jour le jour, en faisant étudier les enfants devant moi ; et je crois pouvoir dès aujourd'hui offrir à tous un nouveau système d'enseignement plus simple que celui

qui est actuellement suivi dans les différentes maisons d'éducation.

Le seul reproche qu'on puisse adresser à ce système, c'est qu'il exige de l'espace ; mais ce défaut disparaît en grande partie avec un aménagement convenable, facile d'ailleurs à exécuter sans beaucoup de frais.

Il est vrai de dire cependant que pour avoir des classes nombreuses, (et par classes nombreuses j'entends au plus quarante élèves,) il faudrait changer toute l'économie des colléges ; mais je n'admets pas que ce soit là une objection sérieuse.

Si la méthode est bonne, (et j'ai droit de le croire, puisque dans tout Québec personne ne le conteste) ; si elle rend l'étude agréable aux enfants ; si elle diminue de moitié le temps et la fatigue du travail, on ne doit pas s'arrêter à des obstacles matériels.

Considérer autre chose que le perfectionnement apporté dans l'instruction, et refuser ce perfectionnement, sous le prétexte qu'il exige trop de changements dans la disposition du local, c'est être dans le faux et l'avenir le prouvera. Car il n'est pas possible que, dans le monde entier, il n'y ait pas au moins un collége, pour faire l'essai d'un système reconnu bon.

Je sais un pays, où mes idées seraient acceptées et où je recevrais le concours intelligent et l'appui du gouvernement; mais ce pays est l'ennemi de la France et, dussé-je briser ma plume, jamais je n'offrirai mes services au brutal Prussien. Ce peuple orgueilleux, qui

se targue beaucoup trop de ses succès (patience ! on le verra bientôt, je l'espère,) n'aura pas du moins l'honneur d'une réforme dans la méthode d'enseignement. Avant de m'avouer vaincu, j'irai partout ailleurs, s'il le faut ; mais quant à m'adresser à la Prusse, ce colosse aux pieds d'argile, comme dit Pie IX, jamais.

A mon pays d'abord revenait de droit l'application en grand du système ; et c'est à lui tout le premier que je devais offrir d'en faire l'essai. C'est au reste ce que j'ai fait ; et voici la lettre, qu'à la date du 2 fevrier 1874, j'écrivais à Son Excellence Monsieur de Fourtou, ministre de l'instruction publique :

" Paris, le 2 février 1874.

" Excellence,

" Je ne sais quelles sont les formalités à remplir pour arriver jusqu'au ministre de l'instruction publique ; et je prends le moyen, qui me parait être le plus simple : celui de lui écrire.

" J'ai pensé que dans un temps, où tout le monde est d'accord, pour reconnaître que les méthodes employées arrivent à des résultats relativement assez faibles, malgré la science et le dévouement des maîtres et la bonne volonté de beaucoup d'élèves, il y avait lieu pour moi de demander qu'on voulût bien examiner mes travaux.

" Sans me faire illusion sur les difficultés, qu'ont de tout temps rencontré les inventeurs, j'ai cru qu'il était de mon devoir comme Français d'offrir d'abord à mon pays l'appli-

cation d'un nouveau système d'enseignement, par suite duquel j'ose dire que le temps des études peut être réduit de moitié.

" J'en ai fait l'expérience et, si vous daignez, monsieur le ministre, m'accorder une audience, j'espère vous convaincre. Si vous refusez de m'entendre, il ne me restera plus qu'à voir si ailleurs qu'en France on apprécie mieux ceux qui consacrent et leur vie et leur fortune à travailler pour les enfants : tâche souvent ingrate et rarement récompensée.

" J'ai l'honneur, monsieur le ministre, d'être de votre Excellence, avec un profond respect, le très-humble serviteur.

" P. Leroy."

Je dois rendre à monsieur de Fourtou cette justice, c'est que, dès le lendemain soir, il m'envoyait une lettre d'audience. Il est donc à croire que mes paroles avaient fait quelqu'impression sur son esprit, et qu'il y attachait une certaine valeur. Mais pourquoi me faire venir, s'il n'avait pas l'intention de pousser la chose plus loin ? Je ne le comprends pas encore.

Quoiqu'il en soit, le 4 au matin, je me rendis au ministère de l'instruction publique. Monsieur de Fourtou était sorti, et son chef de cabinet me pria d'exposer en peu de mots ce que je désirais. Il ne voulut même pas prendre connaissance de mes travaux. Je lui répondis que je demandais à appliquer moi-même un nouveau système d'enseignement,

dont j'étais l'auteur. " Oh ! quant à cela, " dit-il, n'y comptez pas. Si réellement il y " a du bon dans vos travaux, ce que je veux " admettre, eh bien, faites un rapport et vous " verrez peut-être quelques-unes de vos idées " acceptées par la commission chargée de ré- " former l'enseignement. Ce sera pour vous " un honneur." Bel avantage, ma foi !

Aussi dans la persuasion que mon rapport, si j'avais la fantaisie d'en faire un, dormirait éternellement dans les cartons des bureaux (en France ce sont de vrais éteignoirs que ces bureaux,) je renonçai à me donner une peine inutile, et qui pourrait fort bien profiter à d'autres qu'à moi. Mon départ pour le Canada remis jusques-là de jour en jour était décidé.

Cependant le 6, c'est-à-dire deux jours après, en me promenant dans Paris, j'aperçus à l'étalage d'un libraire, attaché avec un liseret rouge, (c'est le signe des livres qui viennent de paraître,) un ouvrage nouveau intitulé : réforme de l'enseignement secondaire par M. Jules Simon, *ancien ministre de l'Instruction Publique en France.*

Tout ce qui concerne l'instruction ayant le don de m'émouvoir au plus haut point, j'achetai immédiatement le volume et en quelques heures je l'avais lu en entier. C'était non pas ma méthode, mais l'esprit de ma méthode ; et, sous l'impression de cette lecture, j'écrivis la lettre suivante, à laquelle je n'ai pas donné suite.

Voici cette lettre, que je crois devoir reproduire, ce qui me conduira tout naturellement

à analyser une page remarquable de l'ouvrage en question :

" Paris, 6 février 1874.

" Monsieur.

" Je viens de lire avec le plus vif intérêt votre livre intitulé : Réforme de l'enseignement secondaire ; et je ne puis que redire ce que je disais déjà, quand parut votre circulaire si critiquée du 27 septembre 1872 : Monsieur Jules Simon a raison.

" Et pourtant, je l'avoue en toute franchise, j'étais alors prévenu contre vous, ne connaissant pas bien vos idées sur l'éducation ; mais, à la lecture de ce document, je dus forcément abonder dans votre sens, puisque, sans le savoir, j'avais exécuté en partie du moins le plan d'études indiqué par vous.

" Aussi avais-je eu d'abord l'intention de vous demander une audience, pour vous communiquer mes travaux ; mais ils n'étaient pas entièrement terminés, et d'ailleurs, comme toute chose nouvelle bonne en principe, il fallait auparavant les appliquer pendant quelques annees, avant d'appeler sur eux l'attention des hommes compétents. Car il y a mille détails dans l'instruction, que l'expérience seule apprend à simplifier. Je m'en tins donc là.

" Depuis j'ai continué ces travaux et ils sont maintenant assez complets, pour que j'affronte la publicité, d'autant plus que je trouve dans votre livre l'esprit de ma méthode. Or, il est permis de penser que deux

hommes, qui re rencontrent sur le même point sans s'être entendus, peuvent être dans le vrai.

" J'ai déjà écrit à monsieur le ministre de l'instruction publique, pour lui demander une entrevue ; mais Son Excellence trop occupée d'autres soins n'a pu me recevoir elle-même et l'entretien, que j'ai eu avec son chef de cabinet, n'a pas abouti. Dès lors j'ai pris la résolution de m'adresser directement à l'Assemblée nationale, pour obtenir d'exposer mon système devant une commission, qui jugera s'il y a lieu d'en faire l'essai ; et j'ai pensé que vous voudriez bien être mon interprète auprès d'elle, ma manière de voir concordant à cet égard avec la vôtre et mes travaux venant à l'appui de vos affirmations.

" Je sais combien il est difficile d'aller à l'encontre des idées reçues, et l'histoire des inventions même les plus utiles le prouve assez ; cependant on est tellement d'accord aujourd'hui, à quelque parti qu'on appartienne, pour reconnaître que les méthodes employées laissent beaucoup à désirer, qu'on voudra bien entendre un homme qui, pièces en main, offre de montrer comment on peut réduire de moitié le temps des études, sans rien changer au programme de l'enseignement.

" Recevez, Monsieur, avec mes sincères hommages pour votre beau talent, l assurance du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

" P. Leroy."

La page, à laquelle je faisais allusion tout-à-l'heure et que je vais maintenant reproduire en l'abrégeant, mériterait d'être citée tout au long ; mais je suis obligé de me borner à des extraits, qui suffiront, je pense, à montrer que je tends au même but que monsieur Jules Simon et que, grâce à mes travaux, la grande réforme, doit il parle, est désormais un fait accompli.

Monsieur Jules Simon exposant en effet de quelle manière défectueuse et irrationnelle se fait aujourd'hui une classe et de quelle manière elle devrait logiquement se faire, s'exprime ainsi : " L'élève, dit-il, verra ses camarades à l'œuvre. Ces procédés de l'intelligence, qu'il n'est point capable d'observer directement en lui-même, il n'aura point de peine à les suivre sur son voisin cherchant tout haut devant lui. Dix bonnes copies lues en classe ne valent pas la vue immédiate d'un bon esprit, qui travaille à découvert. L'ouvrier n'apprend-il pas son métier en regardant travailler son patron et ses compagnons ?

" Ainsi l'activité, le mouvement, l'attrait se substituent à la somnolence et à l'ennui. On attend l'heure de la classe ; on se s'y borne plus à écouter, on parle ; et, quand on écoute, c'est en se préparant à payer soi-même de sa personne.

" Aujourd'hui, c'est à l'étude surtout que l'élève travaille, puisque c'est là qu'il fait ses devoirs, et que, dans la classe, il n'a plus qu'à écouter. La classe est surtout

« consacrée à la dictée des devoirs pour le « lendemain et à la correction des devoirs de « la veille. L'élève y est purement passif. « C'est moins une classe qu'une inspection. « Le professeur s'assure qu'on a travaillé. La « correction des devoirs n'intéresse jamais que « celui qui lit sa copie ; elle n'instruit pas « les autres, et n'excite pas même leur atten- « tion. L'explication des auteurs est étouffée « par la récitation, la dictée, la correction ; « c'est à peine si elle dure quinze à vingt mi- « nutes. Elle devrait être le fond même de « la classe ; c'est le seul moment, où l'élève « travaille réellement sous les yeux de ses « condisciples et sous la direction de son « maître. Ce temps d'activité, qui est si peu « de chose dans nos classes, devrait être tout : « *ce serait la grande réforme.*

Eh bien, cette grande réforme, que demande M. Jules Simon, je crois l'avoir accomplie, et dans quelques minutes j'espère le prouver ; mais je tiens dès maintenant à vous faire sentir l'analogie, qui existe entre mes idées et celles de cet homme si remarquable comme professeur. Nous exprimons les mêmes pensées, lui dans une magnifique amplification, moi dans une seule phrase que voici : « *La méthode nouvelle diffère du système atuellement suivi, en ce que le professeur au lieu de corriger des devoirs faits en dehors de lui, préside au travail de l'enfant et peut ainsi résoudre ses difficultés à mesure qu'elles se produisent.* Cette phrase est placée à la fin de la guerre des Helvétiens, livre qui a été imprimé à Lyon,

en 1873; mes premiers travaux datent de 1868. Car il y a déjà six ans que je travaille, Dieu sait dans quelles conditions ! sans avoir jamais reçu que de froids compliments.

Sans doute, j'avais foi qu'un jour on me rendrait justice ; mais, si grande que soit cette conviction, il y a des moments, où fatigué de la lutte, l'homme, qui marche en avant sur une route inconnue, s'arrête désolé sur le bord du chemin. Il faut alors qu'une voix amie se fasse entendre et dise au pauvre voyageur : allons, courage, debout et marchons, l'avenir est à nous. Cette voix amie a été pour moi celle de l'honorable M. Ouimet, ministre de l'Instruction Publique de la province de Québec ; et je dois le remercier publiquement devant vous, Messieurs, de n'avoir pas dédaigné l'étranger, qui est venu s'asseoir au foyer du peuple canadien.

Si je n'avais trouvé auprès de lui un accueil bienveillant, c'en était fait. Je renonçais, et pour longtemps, à compléter l'œuvre, à laquelle j'ai pourtant consacré mes plus belles années. Mais il n'en sera pas ainsi, et j'ai l'espérance d'obtenir de lui la protection, que je sollicite et qui m'est nécessaire pour continuer mes travaux avec fruit et les terminer en peu de temps. Non, il ne voudra pas enlever au Canada l'honneur d'une réforme incontestablement utile ; j'en ai pour garant la bonté avec laquelle il m'a reçu sur la simple vue d'une lettre, que je lui demande la permission de lire, parce qu'elle renferme des considérations intéressantes pour tout le monde.

Voici cette lettre :

" Monsieur le ministre,

" Avant de quitter un pays où les Français trouvent tant de sympathies, je crois devoir m'adresser à vous et appeler votre attention sur des travaux, qui ont pour but de changer du tout au tout la méthode d'enseignement actuellement suivie.

" Vous savez comme moi au prix de quels pénibles efforts renouvelés chaque jour les pauvres enfants arrivent après de longues années, au terme de leurs études, sans avoir fait cependant, malgré leurs fatigues, de bien grands progrès en aucune branche des connaissances humaines ; et vous n'êtes pas étranger, j'en suis sûr, au mouvement qui se produit de toutes parts, mais surtout en France, pour chercher comment on pourrait mieux faire. Aussi ai-je l'espérance que vous daignerez examiner mes travaux, et, s'il y a lieu, accorder une protection éclairée à une œuvre éminemment utile.

" Déjà j'ai fait appel à des hommes, qui auraient dû, ce semble, par suite de leur position, s'estimer heureux d'associer leur nom à une réforme reconnue par tous comme nécessaire. Car s'il est honorable de consacrer sa vie à une idée, dont puisse un jour profiter l'humanité, il ne l'est pas moins de donner la main à ceux qui travaillent pour les autres et surtout pour les enfants.

" Malheureusement cela n'est pas, (généralement du moins,) et il suffit de parcourir

l'histoire de tous les inventeurs, pour voir à quels obstacles ils se sont heurtés et combien d'entre eux, après avoir longtemps nourri de chères illusions, ont fini par douter d'eux-mêmes et par abandonner le combat, au moment où ils allaient remporter la victoire.

" C'est que toute chose nouvelle blesse bien des intérêts et que la routine étant partout et en toutes choses fort honorée, quiconque s'attaque à elle soulève des tempêtes. C'est aussi que les découvertes les plus fécondes en résultats de toutes sortes, ne sont pas sans être entourés de difficultés nombreuses, qui demandent à être éclaircies d'abord, avant qu'elles deviennent vraiment utiles ; mais quand une fois, elles sont comme dégagées des langes de leur berceau, elles bravent toutes les contradictions et tous les contradicteurs.

" Pour ne citer qu'un fait entre mille, qui prouve que des hommes même superieurs peuvent passer assez légèrement sur une grande découverte, il n'y a qu'à rappeler la délibération des membres de l'Institut, qui taxèrent de folie la proposition faite par Fulton à Napoléon Ier de le conduire en Angleterre sur des bateaux, qui marcheraient contre vents et marées.

" Si des hommes comme Fulton ont eu tant de peine à faire triompher des idées, dont les conséquences merveilleuses ont cependant depuis transformé le monde, est-il étonnant qu'au milieu des luttes de partis, qui déchirent notre malheureuse France, des ministres d'un jour, tout occupés de se maintenir au

pouvoir, ne trouvent pas le temps de donner audience à un inconnu. Et d'ailleurs qui pourrait lutter contre le mauvais vouloir d'une bureaucratie orgueilleuse et jalouse !

" Après bien des démarches, j'ai enfin compris qu'en France il n'y avait rien à faire pour moi et, qu'eussé-je mille fois raison, je ne serais pas écouté. J'ai fait comme tant d'autres. Je suis venu en Amérique, et jusqu'ici je n'ai pas eu lieu de m'en repentir, puisque, dès mon arrivée à Québec, j'ai trouvé dans le Révérend M. Hamel, recteur de l'Université-Laval, un homme compétent entre tous, qui a accepté en principe toute ma manière de voir.

" Dès lors j'ai pensé qu'il ne fallait pas en rester là ; et voilà pourquoi j'ose vous demander, monsieur le ministre, de me venir en aide dans l'œuvre immense, que j'ai entreprise et que j'espère mener à bonne fin avec votre concours : « La réforme de l'enseignement. » A vous autant qu'à moi en reviendra l'honneur.

" Agréez, monsieur le ministre, l'assurance du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

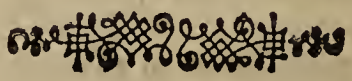
" P. Leroy. "

Ici devrait se placer, si c'était possible, la partie de la conférence, qui a eu pour but de montrer aux personnes présentes, le 30 avril au soir, à l'Ecole Normale, comment il faut se servir de mes travaux ; mais on ne saurait, dans un livre, daguerréotyper convenable-

ment la physionomie propre à une leçon de ce gence.

A moins d'avoir vu l'élève travailler sous la direction de son maître, on ne peut que très-imparfaitement comprendre de quelle manière on doit procéder.

Je renvoie donc le lecteur à l'exposé de la méthode, tel qu'il a été fait le 8 de ce mois, à MM. les professeurs du séminaire. On trouvera aussi plus loin les différentes appréciations des journalistes, qui ont assisté à la séance. Elle sont toutes assez favorables.



EXPOSÉ

DU

NOUVEAU SYSTÈME.

Séance littéraire donnée à Québec, le 8 avril 1874, par M. Leroy, à vant MM. les professeurs du séminaire, sous la présidence du révérend M. Hamel, recteur de l'Université Laval.

Messieurs,—J'ai eu l'honneur, la semaine dernière, de voir votre excellent supérieur, Monsieur Hamel, qui a paru prendre quelqu'intérêt à l'exposé d'un nouveau système d'enseignement, dont je suis l'auteur ; et il a été convenu entre nous, qu'un jour qu'il fixerait, je développerais plus au long mes idées devant vous. Mais, je dois le dire, il a été convenu également que je le ferais sans apparat, une conférence de ce genre exigeant beaucoup de temps pour ne rien laisser à désirer, soit au point de vue du fond, soit au point de vue de la forme.

Je commence donc par solliciter toute votre indulgence, et je vous prie de ne considérer mes travaux que comme des matériaux dont vous pourrez vous servir vous-mêmes, pour atteindre le but auquel depuis déjà longtemps j'ai consacré ma vie et ma fortune. Je serai

même trop heureux, si je trouve parmi vous, Messieurs, des hommes qui me comprennent et qui, sans accepter toute ma manière de voir (on n'arrive pas du premier coup à la perfection), acceptent cependant l'idée mère du système, idée féconde ou du moins que je crois telle. Vous en jugerez.

J'ai apporté la première pierre à l'édifice nouveau, qui est à construire ; et dans cette œuvre immense un homme est peu de chose, s'il n'est pas soutenu. Ce qui me donne cependant quelqu'espérance de n'avoir pas travaillé en vain, c'est qu'à notre époque le besoin de modifications à apporter dans l'enseignement se fait généralement sentir. Tous les vrais professeurs se reunissent dans une même pensée : simplifier la methode actuellement suivie.

Elle a pu être bonne en son temps ; elle a même été un perfectionnement par rapport aux méthodes, qui l'ont précédée ; mais enfin elle n'est pas le dernier mot de la science pédagogique, et, en s'appuyant sur les travaux de nos devanciers, ce n'est pas être trop présomptueux que de vouloir mieux faire. Toute chose humaine n'est-elle pas susceptible de progrès ? Pourquoi donc en rester là ? Il faut sortir de la route battue et, par l'observation, se frayer de nouveaux chemins plus en rapport avec les idées et les besoins du temps.

Car il est certain qu'aujourd'hui le cadre des études s'est étendu. De nouvelles sciences ont surgi, qui, bien qu'à peine nées d'hier, ont pourtant déjà, et non sans raisons, obtenu le droit de cité. De plus la vapeur et l'électri-

cité ont presqu'entièrement changé les conditions de la vie. Les distances n'existent plus et les peuples ainsi rapprochés se voient, pour se comprendre, dans la nécessité d'étudier les langues vivantes, dont jadis ils ne sentaient pas le besoin. De là cette tendance à faire descendre les langues mortes du piédestal, où longtemps ces langues ont trôné presque seules, pour les remplacer par les langues vivantes et par les sciences.

On reproche en effet aux études, telles qu'elles sont organisées maintenant, de ne pas préparer assez directement l'enfant aux différents emplois, où la Providence appelle chacun de nous, et de le condamner à passer huit ou neuf ans de sa vie à apprendre, à grands frais et avec des peines incroyables, une ou deux langues et d'autres choses pareilles, dont il n'aura peut-être que rarement occasion de faire usage. Et certes, en présence des résultats obtenus par les systèmes actuellement en vogue, il est naturel de se demander, s'il y a proportion entre le travail qu'on exige des enfants, et d'une part les connaissances qu'ils acquièrent, de l'autre les avantages qu'ils retirent de ces connaissances.

Et pourtant quelle immense somme d'efforts ne représentent pas, même pour les plus paresseux, huit ou neuf ans passés sur les bancs du collége. On peut affirmer, sans avoir peur de se tromper, qu'un homme d'âge aurait de la peine à se soumettre de nouveau à cette rude discipline, à laquelle sont astreints les enfants. Si donc les résultats ont

si minimes, quoiqu'obtenus au prix de tant de fatigues et de dégoûts, malgré la science et le dévouement des maîtres et la bonne volonté de beaucoup d'élèves, n'est-on pas naturellement conduit à dire que la méthode est mauvaise et que par conséquent il faut la changer.

Mais avant tout, et, pour ne pas marcher à l'aventure, il importe de considérer dans quelles conditions et de quelle manière se fait le travail d'un enfant abandonné à lui-même. C'est ce que j'ai fait. J'ai observé l'enfant aux prises avec la science. J'ai vu comment il procède, à quelles difficultés il se heurte sans cesse, toujours disposé à s'arrêter au moindre obstacle pour s'amuser à des rien, et ordinairement occupé de toute autre chose que de son devoir.

Dès lors je me suis demandé, s'il ne serait pas possible de fixer et de soutenir son attention et comment on pourrait le faire. Après bien des tâtonnements, je n'ai trouvé qu'un moyen : *travailler avec lui et, par des interrogations successives à la manière de Socrate, le diriger à tout instant dans les dédales de la science, où seul il s'égare si aisément.* Tel a été mon point de départ et le principe du nouvel enseignement ; mais ce n'est que peu-à-peu et non sans peine, croyez-le bien, que j'ai pu formuler tout un système, et, par l'observation de chaque jour, découvrir quels étaient les travaux à exécuter, pour rendre l'étude agréable à tous.

La première chose, que j'ai dû faire, a été de reléguer au second plan la mémoire, ce

travail pénible et long, qui dégoûte l'enfant et l'empêche de faire des progrès rapides. Je l'ai réduite à n'être plus qu'une servante de l'intelligence, servante utile sans doute, mais dont à la rigueur on pourrait se passer, et qui en tout cas cède le pas au raisonnement; mais pour y suppléer, il a fallu mécaniser l'instruction de telle sorte que, par des procédés, qui sont d'ailleurs dans la nature des choses, on pût par des routes précises arriver dans un temps donné à un but donné.

Vous comprendrez mieux quels sont ces procédés, quant tout à l'heure je les appliquerai à des exemples; mais auparavant il est utile d'entrer encore dans quelques considérations pour montrer que la marche, que j'indique, est la marche à suivre, la marche rationnelle.

Si en effet on étudie une langue en philosophe, et que l'on prenne un ouvrage quelconque écrit en cette langue, on doit remarquer que les phrases se composent toutes à peu près des mêmes éléments, dont les uns reviennent sans cesse: ce sont les éléments principaux; et dont les autres, quoique toujours susceptibles de concourir à la formation d'une phrase, reviennent plus ou moins souvent: ce sont les éléments secondaires. De là, dans la grammaire, distinction entre les règles. Il y a, en effet, les règles principales et les règles secondaires; et il importe de les distinguer les unes des autres, pour donner un soin spécial aux règles principales et seulement un soin secondaire aux règles secondaires, puis-

que ces dernières, sans être absolument exclues d'aucun auteur, sont pourtant plus ou moins particulières aux uns qu'aux autres.

Les règles principales sont des règles indispensables pour bien apprendre une langue. Il est donc nécessaire de commencer par elles, et je ne puis m'expliquer, entr'autres choses, comment le *que retranché*, qui est une tournure si fréquente et en même temps si latine, ne vient que fort tard à la connaissance des élèves, après tant de règles insignifiantes de la syntaxe. Sans doute toutes les règles sont utiles. Mais il suffit de savoir où les trouver méthodiquement, chaque fois qu'on en a besoin. C'est dans ce but qu'ont été faits *mes tableaux de grammaire*. Aussitôt qu'un enfant en a la clef, il s'en sert aisément pour trouver toutes les règles, qui lui sont nécessaires.

Après les tableaux et comme conséquence du même principe est venu un autre travail, où tous les éléments possibles d'une phrase, quelle qu'elle soit, sont groupés de manière que l'élève, sous la direction de son professeur, puisse décomposer tous ses devoirs. Cette *phrase type*, espèce de canevas, imprimée et tirée à nombreux exemplaires, constitue sa copie de chaque jour ; et grâce à elle l'étude lui est rendue attrayante et facile.

Restaient les difficultés de dictionnaire qui, sans aucune utilité, retardaient à tout moment la marche de l'élève et par là même les explications du professeur. — Pour obvier à cet inconvénient, il a été composé des livres, où ces difficultés n'existent plus. Car d'un côté est

le texte latin ou français, de l'autre le dictionnaire.

L'un de ces livres a pour titre : *thèmes, règles et vie d'Agésilas.* Il contient un résumé très-court de la grammaire latine, résumé, qui est mis en regard de chaque thème. La page étant divisée en deux parties égales, en haut se trouve la règle, en bas le thème, qui en est l'application, vis-à-vis le dictionnaire correspondant. C'est la même disposition pour la vie d'Agésilas, en haut le bon français, en bas le français mot à mot, vis-à-vis le dictionnaire.

La pensee, qui a présidé à la composition de ce livre, c'est que, pour bien apprendre le latin, il n'est pas nécessaire de faire un thème sur toutes les règles de la grammaire, et qu'il suffit d'avoir à faire l'application des règles les plus usuelles, sans aller se perdre dans des difficultés, qui naissent de l'opposition des idiômes et de la différence des civilisations. Une page tirée des auteurs latins vaut pour moi tous les recueils de thèmes. Car elle renferme toute la langue ; et Jacotot, célèbre professeur français du dernier siècle, l'avait bien compris quand il posait son fameux principe, principe profond : *tout est dans tout.* La langue, ne l'oublions pas, a existé avant la grammaire, et la grammaire a été faite sur la langue, non pour embarrasser la marche, mais pour rendre l'étude plus simple et moins fatigante. Or, en est-il de même, et n'est-il pas au contraire plus difficile d'apprendre une grammaire, la grammaire de Lhomond par

exemple, que d'apprendre la langue latine elle-même. Pourquoi changer l'ordre de la nature ? Est-ce que le petit enfant, sur les genoux de sa mère, n'apprend pas sa langue sans le secours d'aucune règle ? Aidons-nous donc de la grammaire, mais qu'elle ne devienne pas un obstacle.

Le second livre, dont j'ai à vous parler, est intitulé : *Caii Julii Cæsaris commentarii de bello helvetio.* On y retrouve la disposition indiquée dans le livre précédent, d'un côté le texte latin, de l'autre le dictionnaire, qui y correspond. Après un mois et même moins, si l'on veut, l'enfant peut commencer à faire des versions dans ce livre. Et ce n'est pas sans raison que j'ai choisi la guerre des Helvétiens plutôt que tout autre épisode tiré des auteurs latins ; mais je l'ai choisie, parce que c'est un fait par lui-même très-intéressant, traité de main de maître par César, qui n'était pas seulement un grand général, mais encore un grand écrivain ; et, que cette guerre, en quelques pages, formant un tout complet est par là même facile à détacher.

Quoi de plus intéressant en effet, que de voir tout un peuple décider en assemblee publique qu'il quittera son pays, pour aller s'établir sous un ciel plus clément ; de voir ce peuple pendant deux ans se préparer au départ, et le moment venu brûler ses villes et ses villages et marcher sur la Gaule à travers des defilés inaccessibles ; de le voir enfin, après mille péripéties, venir succomber dans les plaines d'Autun sous les coups de César,

et, pour obéir à la loi du vainqueur, rentrer dans l'Helvétie, quelques mois après en être sorti.

J'ai cru devoir, pour abréger le récit, supprimer en partie certains details, qui, à mon avis, arrêtent l'action principale et ne rentrent qu'indirectement dans le plan général. Telle est par exemple la trahison d'Orgétorix, et ce que César appelle la trahison de Dumnorix, Gaulois influent, qu'il devait faire assassiner plus tard, et dont le grand tort était peut-être de voir trop clair au jeu des Romains.

De cette façon, j'ai pu en quatre cents lignes seulement, obtenir une œuvre d'ensemble très-remarquable à tous égards, et où le professeur trouvera immédiatement pour ses élèves des exemples nombreux de style et de composition. La vie d'Agésilas offre les mêmes avantages et l'enfant, qui aura étudié ces deux ouvrages, comme je le conçois, et qui les possédera bien, sera incomparablement plus fort que celui, qui aujourd'hui charge sa mémoire et fatigue sa tête dans de gros volumes. Car l'homme savant n'est pas celui qui connaît beaucoup de choses, c'est celui qui les connaît bien. *Timeo hominem unius libri.*

Mais, direz-vous, comment un enfant peut-il être mis ainsi de prime abord en présence d'un auteur latin, où les inversions sont si fréquentes ? N'est-il pas nécessaire de commencer par des livres, où cette langue obéisse aux lois de la logique française, qui veut que les mots se suivent dans leur ordre naturel ? N'est-il pas nécessaire qu'il n'entre, pour

ainsi dire, que pas à pas dans les difficultés, qui naissent pour lui de la différence des deux langues. A cela je répondrai que les latins ne plaçaient pas leurs mots au hasard et, de même qu'ils avaient une grammaire, dont les règles ont été formulées, de même ils devaient avoir des règles de construction, qu'il s'agit de découvrir. Car ces règles étant découvertes, les conditions du travail pour l'enfant se trouveront changées. Au lieu de forcer la phrase latine à cadrer avec un sens préconçu, qu'il cherche maintenant dans le dictionnaire, il devra, d'après des règles précises, faire sa construction, et sa construction étant ainsi faite presque mécaniquement, toujours avec l'aide de son professeur, le sens vrai suivra nécessairement et les livres élémentaires, où le français est habillé en latin, deviendront inutiles. De là moins de fatigue, et le nombre des livres étant diminué, une plus grande simplicité dans l'enseignement.

Il a donc fallu, par un procédé analogue à celui, par lequel les règles de la grammaire ont dû être dégagées de la langue, dégager de même les règles de construction ; mais ces règles de construction ne sont pas absolues. Car de même qu'en français tous les écrivains, quoique se rapprochant par le caractère général de leurs écrits, ont cependant chacun leur génie particulier ; de même en latin la phrase, quoiqu'obéissant à des lois générales, a chez les différents auteurs un cachet spécial, de telle sorte qu'il est impossible de donner un ensemble de règles, qui conviennent à

tous les ouvrages faits en cette langue. Et pourtant il importait qu'un livre fut composé, où les mots de chaque phrase eussent une place déterminée par des lois fixes et invariables, qui obligeassent l'enfant à se rendre compte de tout et à ne rien faire par à peu près ; et voilà pourquoi dans le *de bello helvetio* se trouve en haut le texte latin, tel qu'il est dans César et en bas ce même texte méthodiquement arrangé d'après certaines règles, qui, je le répète, ne sont pas absolues dans les auteurs. Toutefois vous pouvez vous convaincre par l'examen des deux textes, qu'entre le texte de César et le texte arrangé il n'y a pas une grande différence ; que souvent même les phrases sont presqu'identiques ; et que, sauf de rares exceptions, les tournures sont des tournures très-latines.

Vous allez voir maintenant comment, étant donné un enfant, qui n'a jamais fait ni thèmes ni versions et qui sait à peine ses déclinaisons et ses conjugaisons, on peut, grâce à l'ensemble de mes travaux, et sans faire appel à des connaissances péniblement acquises d'avance, le lancer immédiatement en pleine langue latine, et le mener comme par la main au travers des obstacles de toutes sortes, qu'il rencontre à chaque pas. Vous me direz ensuite si, en appliquant à toutes les phrases les mêmes moyens d'investigation, on ne doit pas arriver forcément à des résultats magnifiques. (*L'expérience a été faite depuis avec un jeune homme n'ayant pas la moindre notion de la langue latine.*)

Deux phrases vont nous servir d'exemples: une phrase française et une phrase latine. La 1ère, c'est-à-dire la phrase française, est tirée de mon cours de thèmes (elle appartient à un thème de récapitulation.) La 2e, c'est-à-dire la phrase latine, est tirée des commentaires de César. Les voici:

Phrase française: *Les hommes trompés par le démon méprisaient la loi de Dieu, qui eût éloigné d'eux la peine du deluge, dont ils approchaient le moment fatal par leurs péchés.*

Phrase latine: *Helvetii his rebus adducti, et Orgetorigis autoritate permoti, constituerunt, ea, quæ ad proficiscendum necessaria erant, comparare; jumentorum et carrorum quàm maximum numerum coemere; sementes quàm maximas facere, ut frumenti copia in itinere suppeteret; cum proximis civitatibus pacem et amicitiam confirmare.*

Suivent les différentes opérations, par suite desquelles la phrase française est mise en latin et la phrase latine traduite en français. Ces opérations sont au nombre de trois pour les thèmes comme pour les versions; savoir: pour les thèmes: 1o. Décomposition logique de la phrase, dont chacun des mots est placé dans la copie imprimée à la place, qui lui convient. 2o. la phrase étant ainsi décomposée, chacun des mots français est mis en latin d'après les règles de la grammaire, 3o. enfin placé où le veut le génie particulier des latins. Ces opérations sont également au nombre de trois pour les versions, savoir: 1o. Décomposition de la phrase latine; 2o. Construction, 3o. Traduction en français.

Au reste chacune de ces opérations demande un temps d'autant plus long que l'enfant est moins avancé. Ainsi au commencement, on restera une heure et même plus sur une seule phrase. Car il faut que chaque phrase soit, pour ainsi dire, disséquée de telle sorte que le squelette en devienne sensible à l'enfant et, qu'en répétant sur toutes les phrases les mêmes procédés, on finisse par les graver profondément dans son esprit. Il faut ensuite, qu'une phrase étant ainsi disséquée, non seulement elle soit parfaitement comprise, mais encore qu'elle soit bien retenue, et que rien, dans cette phrase, ne s'oublie, ni les mots, ni les formes, ni les tournures, ni les règles. Pour cela on reviendra sans cesse sur les matières déjà vues, jusqu'à ce que, par cet exercice chaque jour renouvelé, les connaissances déjà acquises se tassent peu à peu et pénètrent de plus en plus dans la mémoire de l'enfant. Quand il aura ainsi, sous la direction de son maître, parcouru les deux livres, dont il a été question plus haut, j'ose dire qu'il saura le latin et qu'il le saura bien.

Toutefois l'usage des mots lui manquera encore. Car chaque auteur ayant ses mots à lui, on ne saurait, je l'ai appris par expérience, réunir un bien grand nombre de mots, en prenant seulement dans César la guerre des Helvétiens et dans Cornélius Népos la vie d'Agésilas. Il serait donc à désirer, pour compléter le système, qu'aux deux livres élémentaires, qui eux sont nécessaires, on ajou-

tât deux autres livres, l'un intitulé : *les prosateurs latins* et l'autre : *les poëtes latins.* Ces deux livres contiendraient par ordre de date un des épisodes les plus remarquables des différents auteurs avec une notice sur ces auteurs et une critique abrégée de leurs œuvres. (*J'y travaille en ce moment.*)

Je voudrais en outre que par le choix des morceaux, qui devraient servir de modèles, on parvint à rassembler tous les genres de compositions et que le professeur, dans ses explications, y ramenât toujours ses élèves. Il en résulterait un enseignement des plus simples et des plus précis. Car, au lieu de ces gros volumes, où se perd l'enfant et que l'on échelonne arbitrairement le long des études on aurait seulement quatre petits livres, qui coûteraient peu aux parents et qui cependant renfermeraient comme le suc de la langue. Plus tard rien n'empêcherait d'ailleurs, et je le conseillerais même, d'utiliser les connaissances de l'enfant et au moyen des livres ordinaires en usage partout, de leur faire expliquer avec suite et à livre ouvert, ils le pourraient alors, les ouvrages les plus remarquables écrits en latin. Ajoutez à cela, si vous le voulez, quelques versions dictées, des discours, des narrations, des vers assez rares mais sérieusement faits ; et vous aurez l'ensemble de la méthode, que je propose et que j'ai appliquée avec quelques succès.

Cette méthode est incontestablement préférable à la méthode ancienne pour tous les enfants, qui travaillent seuls ou du moins en

petit groupe et je ne doute pas qu'une fois connue elle ne soit, même telle qu'elle est, adoptée par tous les précepteurs et tous les répétiteurs. Ne fut-elle donc utile qu'à eux, ce serait avoir beaucoup fait pour la cause de l'enseignement que d'avoir donné à tant d'enfants, qui sont en retard, le moyen de réparer le temps perdu. Mais elle est applicable en grand. En tout cas pourquoi dans les grands colléges, comme celui-ci, à côté de l'ancien système, n'y aurait-il pas un cours spécial, où un petit nombre d'enfants payant plus cher recevraient un enseignement plus soigné, et qui, soyez-en sûrs, serait bientôt des plus recherchés par les parents. Ce cours ne serait-il pas d'ailleurs une école normale d'un nouveau genre, où le professeur, obligé pendant plusieurs années de diriger lui même les élèves dans tous leurs travaux et non plus seulement de corriger des devoirs faits en dehors de lui, apprendrait par la pratique cet art si difficile d'enseigner aux autres, que trop peu connaissent. Car il ne suffit pas d'être un savant pour être un bon maître et ce n'est qu'en professant qu'on devient professeur.

Si j'ai pu rendre quelques services et ouvrir une voie nouvelle, c'est pour avoir vu les enfants à l'œuvre, pour avoir travaillé avec eux Là est l'avenir de l'enseignement, j'en ai la conviction; là est le progrès, et si, comme je le désire et l'espère, d'autres hardis pionniers, sans égards pour *haute et honorée dame routine*, veulent après moi marcher à la découverte et suivre ce sentier, que j'ai péni-

blement tracé à mes risques et périls, ils agrandiront le chemin encore étroit, et un jour prochain sans doute, quand le vaste plan, que j'avais conçu pour l'étude des langues, aura été rempli pour chaque langue, comme il l'est déjà pour le latin, ce jour-là une réforme radicale aura été faite. A vous de voir, si l'honneur de cette réforme, qui est demandée de toutes parts, doit appartenir au Canada français et à l'Université-Laval.

EXTRAITS DES JOURNAUX.

Extrait du *Journal de Québec*, 1er mai 1874.

Monsieur Leroy a exposé hier au soir, devant un auditoire d'élite, un nouveau système d'enseignement, fruit de ses longues études. Malgré l'aridité du sujet, il a su intéresser vivement.

Quoique nous ne soyons pas assez compétent pour juger de la chose en elle-même, nous croyons cependant que ce système mérite d'attirer l'attention de tous les hommes, qui s'occupent d'enseignement.

Extrait du journal *L'Evénement*, 1er mai 1874.

Nous avons assisté hier soir à une conférence donnée à l'école Normale-Laval, sous la présidence de l'Hon. ministre de l'Instruction Publique.

M. P. Leroy, professeur français, arrivé au

pays depuis deux mois environ, nous a exposé un nouveau mode d'enseignement, qui simplifie les études. L'espace ne nous permet pas d'en faire l'analyse. Qu'il suffise à nos lecteurs de savoir que M. Leroy se sert de tableaux, et, avec ce secours, l'élève peut en quelque sorte travailler seul. L'expérience qu'il a faite hier devant l'auditoire a parfaitement réussi.

On nous assure que cette méthode a reçu l'approbation des personnes les plus compétentes en fait d'enseignement.

—

Extrait du journal *L'Echo de Lévis*, 1er mai 1874.

Nous avons entendu, hier soir, l'exposé fait, à l'école Normale, par M. Leroy de son système d'enseignement. Simplicité, clarté, facilité d'application à toutes les langues: tels sont les avantages que l'on ne peut s'empêcher de saisir au premier abord dans la méthode du jeune professeur.

En quelques leçons, un élève apprend la philosophie de la langue, chose que jusqu'ici il avait peine à saisir après plusieurs années d'étude. M. Leroy laisse reposer la mémoire de l'enfant, et au lieu de le surcharger d'un bagage indigeste de déclinaisons et de conjugaisons, qui l'embrouillent et le dégoûtent, il ne s'adresse qu'à son jugement. Il le met ainsi en mesure de faire immédiatement des versions et des thèmes tirés des auteurs. Tout le secret consiste à se rendre compte dès le principe de règles, que les élèves n'approfon-

dissent et ne raisonnent d'ordinaire qu'après plusieurs années d'un pénible travail ; encore, tous n'y arrivent-ils pas.

Nul doute que cette méthode, tout-à-fait nouvelle dans son application, ne produise une réforme importante dans l'enseignement et n'abrége considérablement le temps consacré à l'étude des langues.

—

Extrait du journal *Le Canadien*, 1er mai 1874.

La conférence, dont nous avions parlé dans notre numéro de mercredi, a eu lieu hier soir à l'école Normale-Laval, sous la présidence de l'honorable M. Ouimet, ministre de l'Instruction Publique.

Pendant plus de deux heures. M. Leroy a tenu sous le charme de sa parole la nombreuse société, qui avait répondu à son invitation. Après avoir fait ce qu'on peut appeler l'historique de son système, il l'a appliqué avec le plus grand succès.

On ne saurait imaginer rien de plus intéressant qu'une leçon de ce genre, qui semblerait pourtant devoir être assez aride ; mais elle était faite de manière que même les personnes, à qui la langue latine est complètement inconnue, pouvaient suivre tous les raisonnements.

Un jeune homme n'ayant aucune connaissance du latin, et que le révérend M. Lagacé avait choisi lui-même avant la séance, a servi à montrer l'excellence des procédés employés par M. Leroy.

Avant cette conférence, nous n'aurions pas cru qu'on pût ainsi, sans préliminaires, faire un thème tiré des auteurs; aujourd'hui nous sommes forcé de le croire. En vérité c'est merveilleux et tout le monde a été d'accord pour le reconnaître.

Serait-ce donc enfin cette réforme tant désirée! Tout le fait supposer; et si M. Leroy a eu tant de peine à se faire jour, qu'il se console maintenant. Nous lui dirons comme M. Lagacé: Monsieur, après vous avoir entendu, on ne peut dire qu'une chose, c'est que vous avez raison.

—

Extrait du *Journal de l'Instruction Publique,* mai 1874.

Nous avons assisté, le 30 avril dernier, à l'Ecole Normale Laval, à une séance présidée par M. le ministre de l'Instruction Publique, où M. Leroy a fait l'exposé et une application partielle de sa nouvelle méthode pour apprendre les langues. La méthode de M. Leroy n'est pas une simple théorie; elle est le résultat pratique d'un travail constant, d'une expérience de tous les jours. C'est l'étude par le raisonnement, mais le raisonnement mis, au moyen de tableaux, à la portée de l'intelligence des enfants.

Trois choses nous ont frappé surtout dans cette manière d'enseigner.

1o. Economie de temps. Elle est incontestable. On peut apprendre parfaitement dans six mois ce que les anciennes méthodes ne parviennent à inculquer que très-imparfaitement dans un an.

2o. Suppression d'une grande partie du travail de la mémoire au profit de celui de l'intelligence. Il est bon d'exercer la mémoire ; mais généralement on force cette faculté au détriment des autres. Il vaut mieux pouvoir expliquer avec intelligence cent lignes du premier livre de l'Enéïde que d'en réciter, comme un perroquet, les sept cent soixante vers, sans les comprendre ni les goûter. On retient beaucoup mieux d'ailleurs une chose comprise qu'une chose simplement apprise. Et dans les classes, on apprend généralement beaucoup plus qu'on ne comprend.

3o. Association du travail de l'élève avec celui du maître. Ce point n'est pas le moins important. Avec cette nouvelle méthode, l'élève cesse d'être purement passif. Il n'est plus seulement auditeur en classe, il est acteur, partie intéressée. Ordinairement tout le travail se fait à l'étude ; la classe n'est qu'une simple inspection. L'élève vient y faire corriger ses devoirs et recevoir la tâche de l'étude suivante. Avec le système de M. Leroy, l'étude se fait en classe même, à haute voix, par le maître, par tout le monde ; cela tient autant de l'assemblée délibérante que de la classe : et c'est là le grand secret pour captiver l'élève et le faire progresser rapidement.

Ajoutons que les heures de travail sont considérablement diminuées. Il faut bien le dire, on exige d'un enfant, dont la force est déjà sérieusement mise à contribution par sa croissance, un travail qu'un homme fait ne peut pas même supporter. Dans un collége

les élèves ont à travailler de la tête pendant dix et onze heures chaque jour. Aussi, ceux qui n'ont pas une constitution de fer, pour nous servir d'une expression familière, sortent de là épuisés, portant en eux le germe de toutes les maladies, qui viennent les assaillir dès qu'ils ont passé la trentaine. Un enfant, comme le dit M. Leroy, ne doit pas, ne peut pas travailler plus de sept heures par jour. Le travail, qu'il fait au-delà de ce temps, non-seulement ne lui profite pas, mais le dégoûte, et annule les bons effets déjà produits. La question hygiénique, à elle seule, devrait suffire pour donner raison au nouveau système.

En somme, nous avons entendu M. Leroy avec infiniment de plaisir. Ce qu'il affirme, il le réalise, non pas en un tour de baguette comme les charlatans, mais à l'aide de principes raisonnés, solides, obtenus par le travail d'un esprit chercheur et bien équilibré. Dans un siècle, où les personnes instruites recherchent de préférence les carrières dans lesquelles on gagne beaucoup de gloire ou beaucoup d'argent, il est consolant de voir un homme, apparemment tout jeune, faire le sacrifice de légitimes ambitions et consacrer ses travaux, sa vie, à une tâche toute de dévouement et d'humilité. A ce seul titre, M. Leroy mériterait l'encouragement; mais il n'est pas nécessaire pour lui d'exploiter la sympathie, car nous croyons que son œuvre porte en elle-même de quoi le recommander suffisamment auprès des véritables amis de l'éducation, de

ceux qui croient que c'est par la jeunesse qu'on transforme un pays.

Nous espérons que les maisons d'éducation considéreront sérieusement le système de M. Leroy, et tâcheront d'en adopter au moins les principales réformes. Nous verrions même avec plaisir le gouvernement accorder une prime, soit à M. Leroy, soit à toute autre personne, qui se chargerait de faire en grand l'expérimentation d'un système aussi recommandable.

CONCLUSION.

Je suis heureux d'annoncer à ceux, qui s'intéressent à mes travaux, que le désir exprimé, en termes si bienveillants, par monsieur Legendre, l'auteur du dernier extrait, a été réalisé par l'honorable M. Ouimet. Avec cette bonté qui le caractérise et à laquelle je me plais de nouveau à rendre hommage, il m'a fait demander si je consentirais à appliquer moi-même le nouveau système. Un local convenable devant être mis à ma disposition avec une subvention suffisante, j'ai accepté de grand cœur.

En conséquence je commencerai le 1er septembre prochain un cours qui durera trois ans et qui, sauf la philosophie, comprendra toutes les matières exigées de mon temps en France pour l'examen du baccalauréat-ès-lettres. Le cours sera public et toutes les personnes, qui voudront y assister, n'auront qu'à se présenter pour être admises.

POUR ET CONTRE.

—

LE CIEL SE-COUVRE DE NUAGES.

Pour avoir l'explication de ce qui va suivre, il faut savoir qu'à ma première conférence à l'Ecole Normale, plusieurs de mes plus chauds partisans d'alors s'étaient imaginés que je m'en tiendrais à mes travaux de latin. Mais quand ils surent que je mettais à profit le temps qui me restait jusqu'au 1er septembre pour achever une arithmétique et une grammaire française, *mes bons amis* changèrent tout-à-coup de sentiments à mon égard et comprenant trop tard qu'ils avaient fait un pas de clerc en m'applaudissant à cette séance : ils ne virent plus en moi qu'un ennemi. J'étais devenu leur bête noire, et chaque soir ils allaient cabaler contre moi chez un nommé Piérard, natif de Belgique, dont j'ai l'intention de buriner le portrait et qui faisait alors des gorges chaudes de mon système Il n'avait pas encore senti la vigueur de mon bras et je lui paraissais sans doute un pauvre garçon bien inoffensif. Notre Piérard ayant donc dressé toutes ses batteries n'attendait plus qu'une occasion pour commencer le

feu. Elle devait bientôt se présenter. Et en effet l'amiral Thomasset étant venu jeter l'ancre dans la rade de Québec je me rendis à bord de la Magicienne pour le prier de vouloir bien assister à une nouvelle conférence où Monseigneur Taschereau, l'honorable Ouimet, l'honorable Cauchon, M. le Consul français et d'autres personnes haut placées m'avaient promis de se rendre. L'amiral Thomasset accéda à ma demande et le dix août au soir une brillante société se trouvait réunie à l'Ecole Normale pour entendre de nouveau l'exposé de mon système. Piérard y était *en grande toilette* avec tous ses acolytes. Le lendemain le *Journal de Québec* rendait compte en ces termes de cette séance :

LE SYSTÈME D'ENSEIGNEMENT LEROY.

Hier soir, M. Leroy donnait à l'Ecole Normale, devant Monseigneur l'archevêque de Québec, M. l'amiral Thomasset et quelques-uns de ses officiers, le premier ministre de la Province de Québec et une foule de membres du clergé et de citoyens distingués, une explication du système d'enseignement au moyen duquel il affirme raccourcir considérablement le temps donné à l'étude de la grammaire, de l'arithmétique et, en un mot, de toutes les matières qui peuvent être soumises au procédé rigoureux de l'analyse, dans leurs lois invariables.

M. Leroy vise à ce resultat : enseignement de la grammaire générale et, conséquemment,

des langues, dans un temps comparativement nul ; substitution, pour ainsi dire mécanique, du raisonnement à la mémoire et, comme conséquence, fatigue moins grande et résultat plus complet et plus satisfaisant pour l'élève.

Il ne reste plus à M. Leroy, que la sanction de l'épreuve sur un grand nombre d'élèves, pour couronner son œuvre, donner à son système droit de cité dans l'enseignement public, et cette épreuve, le gouvernement lui permet de la tenter dans des conditions qu'il regarde lui-même comme essentielles au succès. Nous reviendrons sur cette question si importante pour notre pays.

CONSEIL TENU PAR LES RATS.

Le bon Lafontaine nous raconte quelque part, dans une de ses fables, qu'un chat faisait des rats telle déconfiture qu'ils résolurent un jour, en assemblée solennelle, d'attacher un grelot au cou de ce nouvel Attila. Mais le difficile était d'attacher le grelot et, quand il s'agit d'en venir à l'exécution, tous les rats trouvant la chose par trop périlleuse, aucun héros de la gent souriquoise n'osa se présenter pour accomplir ce haut fait d'armes. Il est vrai de dire que parmi eux les Pierards et les Toussaints manquaient alors complètement.

Dans une assemblée du même genre tenue ces jours-ci à Québec par un certain nombre de *professeurs-rats*, pareille décision semble

avoir été prise et contrairement à leurs devanciers, les rats du bon Lafontaine, ceux de Québec ont été plus heureux. Un d'eux, le doyen sans doute, *au risque de sentir la griffe du chat*, s'est vaillamment dévoué et trempant sa patte dans un encrier, il a griffonné à peu près ce qui suit :

" Moi, *professeur-rat*, j'ai assisté à la conférence " d'un Français (*c'est pour notre rat une espèce de* " *sottise*) ; et je n'ai rien compris aux explications " données par ce Français sur une langue que je " m'honore de ne pas connaître. Ce Français n'a " donc pas atteint le but qu'il se proposait. Car je suis " revenu de sa conférence aussi b... que je l'étais " auparavant. J'avais espéré mieux et je me *risque* " à ouvrir le feu contre son système.

" PROFESSEUR-RAT. "

LE CHEVALIER MASQUÉ.

RÉPONSE IMMÉDIATE.

Monsieur,

Ah vraiment ! vous ouvrez le feu ! je ne puis qu'admirer le dévouement singulier, que vous montrez à la cause de l'enseignement. Permettez-moi cependant de vous faire une observation : c'est que moi je combats à visage découvert et que je vous saurais gré d'en faire autant. Nos armes alors seront égales. Et il ne serait pas juste que moi je portasse la responsabilité de mes écrits et que vous, vous fussiez protégé par le voile de l'anonyme.

Relevez votre visière, que je sache à quel chevalier j'ai affaire; et aussitôt je commencerai la lutte avec la courtoisie que deux hommes bien élevés doivent mettre dans toute discussion, même quand ils sont d'avis différents. Et certes vous ne péchez pas par excès de courtoisie !

Pour cette fois cependant, les conditions de la lutte n'ayant pas encore été posées par moi, je vous répondrai en un mot et je tiens à porter immédiatement ma réponse au journal qui a reçu l'attaque et qui ne peut moins faire que de recevoir aussi la défense. Vous prétendez que mes travaux sont de peu d'importance et n'ouvrent pas un nouvel horizon à l'enseignement; eh bien, acceptez une discussion publique où vous soutiendrez l'ancien système et moi le nouveau. Un homme dévoué comme vous l'êtes, Monsieur, ne peut refuser le combat.

Pour moi je suis prêt. A quand le jour de la discussion ? Vous savez ma devise : *Deo juvante, contra omnes et omnia.*

J'ai l'honneur, chevalier, de vous présenter mes respectueuses salutations.

P. Leroy.

LA MONNAIE DE LA PIÈCE.

" Nous avons assisté, hier, à une conférence donnée à l'Ecole Normale-Laval, par M. Leroy, professeur français, récemment arrivé au Canada, dans le but d'y essayer un nouveau système d'enseignement.

C'est là une bonne fortune pour notre ville, car quel que soit le mérite du système préconisé par le novateur, il en résultera quelque bien pour l'enseignement. A une condition cependant, c'est que les professeurs et les instituteurs sortent de leur apathie et se décident à entamer avec M. Leroy une critique minutieuse de ses travaux. "

A cela je n'ai rien à dire. C'est une entrée en matière acceptable. Passons.

" Si nous avons bien compris, c'est le désir de M. Leroy lui-même. Ne s'est-il pas plaint, en effet, qu'on lui reprochait d'être étranger, qu'on le critiquait, qu'il était entouré d'ennemis ? "

Je me suis plaint, dit l'auteur de l'article, voilà une assertion exagérée que je n'accepte pas et encore moins dans les termes où la chose est exprimée. Je ne lui reconnais pas le droit de tirer des conclusions générales d'une allusion à un fait particulier. Quelqu'un qui s'affirme doit s'attendre à avoir des contradicteurs, et je le savais. Ils commencent à se montrer, tant mieux ! Il est bon que ceux qui sont pour moi le disent hautement ; et que ceux qui sont contre moi le disent également. Un ennemi déclaré a toujours mieux valu qu'un faux ami. C'est du moins mon opinion.

" La vérité est que jusqu'à ce jour, aucun homme d'enseignement n'a soufflé mot. Comme nous avons ici bon nombre d'hommes pratiques qui ont vieilli dans la carrière, et qui plus est sont de véritables pédagogues, leur silence obstiné doit paraître étrange à M. Leroy. Aussi comprenons-nous qu'il ait voulu les faire sortir de cet état de somnolence qui frise de bien près le *dédain.* "

De plus fort en plus fort. Evidemment Monsieur se fâche. Ma présence au Canada ne lui plaît pas, c'est clair. Ce n'est pas ainsi qu'on entreprend la lutte contre un système d'enseignement qui a déjà l'approbation d'hommes compétents. Ah ! il interprète pour du dédain le silence des professeurs vieillis dans le métier. Moi je l'apprécie autrement. Si mon système, que je crois sérieux, quoi qu'il en puisse dire, était tant à dédaigner, il y a longtemps que l'on m'eût fermé la bouche, et à voir le ton agressif de l'article, Monsieur, vous auriez sans doute rendu ce signalé service à vos concitoyens, si toutefois vous êtes du pays vous-même.

Or, cela n'est pas, que je sache, et par le fait même que des hommes de valeur, après deux épreuves antérieures, m'ont fait l'honneur d'assister à une troisième séance, j'en conclus que mes travaux leur paraissent au moins dignes d'examen. D'ailleurs, Monsieur, ils ne se taisent pas, comme vous le prétendez gratuitement, et à son retour je demanderai au Révd. M. Hamel, recteur de l'Université-Laval, un homme que tout le monde estime, à Québec, pour son caractère et son esprit, la permission de reproduire la lettre si bienveillante qu'il m'écrivait, dernièrement, pour me remercier de lui avoir envoyé mon 1er tableau de grammaire française. Je crois savoir aussi que Mgr. l'Archevêque de Québec ne m'est pas défavorable. Ils ont compris ces hommes de dévouement, que l'on doit encourager celui qui entreprend une rude tâche, tâche utile

s'il en fût, et l'appréciation de ces hommes vaut pour moi toute autre appréciation.

" Quels profits la société retirerait-elle de la méthode du professeur français, si elle reste confinée entre les quatre murs de son école ? "

Il y a, Monsieur, dans tout votre article, un air de dédain, qui me paraît plus affecté que réel, et qui, le plus souvent d'ailleurs, porte à faux. Quand on entre dans la lice, il faut être armé de pied en cap, et vous n'êtes pas dans ces conditions. Aussi ne m'est-il pas difficile de trouver le défaut de la cuirasse. Si vous me connaissiez mieux, Monsieur, vous sauriez que la seule chose qui me tienne au cœur est de faire connaître mes travaux et que, mon cours devant être public, il suffira pour en profiter de se transporter entre les quatre murs de mon école. Charmant homme, quand vous daignerez me rendre visite, je vous céderai ma place pour qu'on vous voie à l'œuvre. A tout seigneur tout honneur !

" Dans l'intérêt donc de l'enseignement et même de M. Leroy, je me dévoue et j'ouvre le feu. "

Eh bien, puisque vous y tenez tant, à vous les premiers coups. Dent pour dent, œil pour œil. Je ne suis pas homme à reculer. Nous verrons qui de nous deux restera sur le terrain.

" Si nous avions à examiner le succès de la conférence d'hier, nous dirions en toute sincérité que M. Leroy n'a pas atteint le but qu'il se proposait, savoir : conduire l'elève à trouver par lui-même. Nous avons constaté au contraire que le professeur posait des questions et y répondait lui-même. "

Vraiment ! En toute sincérité ! Ah ! vous avez constaté cela ! Une question d'abord. Etiez-vous bien réellement à la séance ? J'ai quelque lieu d'en douter. Admettons-le cependant. N'ai-je pas dit à plusieurs reprises à peu près ceci : Je pourrais attendre toutes les réponses de l'élève ; mais comme les difficultés se présentent pour lui à chaque pas et que dans une séance publique, pour montrer tout le système il faut aller vite, je suis souvent obligé de l'aider directement ; mais il suffit de voir quelle est ma manière de procéder. Vous devriez comprendre, homme intelligent, que dans mon cours je n'aurai pas à montrer en même temps des choses différentes et dès lors qu'il me sera aisé de résoudre, en suivant la méthode socratique, c'est-à-dire par degrés, toutes les difficultés de l'enfant. Continuons :

« En d'autres termes, M. Leroy a été forcé d'employer dans sa leçon la forme de l'exposition continue ou non interrompue, dialoguant seul ; ce qui devient monotone et fatiguant. »

Autrement dit, mon système ne diffère en rien du système ancien. Alors vous accepterez la lutte que je vous propose et vous pourrez dialoguer tout à votre aise. Nous nommerons des juges de camp qui devront prononcer entre nous et à la sentence desquels je me soumettrai de tout cœur, si vous relevez le gant. Je ne puis mieux faire, et un homme de dévouement comme vous, Monsieur, ne saurait refuser le combat.

Les rares réponses précises données par l'élève

étaient bien plus des réminiscences du passé que des déductions d'un dialogue suivi. C'est qu'en effet ils sont bien rares dans l'enseignement les professeurs habiles à questionner. "

Ils sont très-rares en effet; mais, toute question d'amour-propre à part, puisque vous m'attaquez, et peu civilement, je vous dirai que ce talent, je crois l'avoir. Comment, tout mon système consiste par des questions graduées et au moyen de tableaux, qui sont le fruit de mes travaux, à conduire l'enfant sans fatigue où il doit arriver et vous prétendez dire que je dialogue seul. Allons vous n'êtes pas impartial. J'en appelle à tous ceux qui ont assisté aux séances de l'Ecole Normale. Si vous reconnaissiez quelque chose de bon dans ce que j'ai fait, vous auriez plus de poids, croyez-le, et pour vouloir trop prouver contre moi, vous ne prouvez rien.

" De plus ce que nous appelons en pédagogie le *mode curistique* ou *d'invention* ne pouvait certainement point être appliqué dans la leçon donnée par le conférencier. "

A vrai dire, je ne comprends pas. Je n'ai eu qu'un maître, l'observation ; quant à parcourir les traités qui ont pu être écrits sur la pédagogie, je n'y ai jamais songé, et c'est à cela, sans doute, que je dois d'avoir fait avancer de quelques pas cette science, qui ne s'apprend guère dans les livres.

" La mise en scène d'un élève censé ne rien ou presque rien savoir était complètement inutile. "

Vous croyez cela ! Eh bien, là est votre erreur. J'avoue n'avoir pas été très-favorisé

par un des élèves, qui a servi à faire la dernière expérience ; mais si vous aviez assisté à la première conférence publique vous auriez vu que la question de l'élève est très-importante pour bien comprendre le système, et qu'il ne peut être bien compris qu'à l'application.

" L'auditoire eût été plus satisfait de voir exposer le système de M. Leroy simplement et clairement. "

Monsieur, ne vous en déplaise, j'ai la prétention d'être très-clair dans mon enseignement, et c'est à cette qualité que je vise surtout dans mes travaux.

Précisez vos accusations et nous verrons si vous êtes capable de les soutenir. Et, d'abord quel est celui de mes ouvrages que vous connaissez, et, si vous ne les connaissez pas, sur quoi basez-vous vos jugements ?

" Le conférencier a dans le cours de sa séance avancé plusieurs idées qui peuvent avoir été goûtées par une partie de l'auditoire. "

Quelle partie ?

" mais qui ne sont rien moins que des erreurs pédagogiques pour les gens du métier. "

Je me demande ce que peuvent être des hérésies pédagogiques. Dans la science pédagogique, comme dans toute autre science, je vois quelques hommes, fort peu nombreux, qui, par un don spécial de Dieu, viennent de temps à autre, donner un nouvel élan à une science stationnaire, et ces hommes sont des chefs de file derrière lesquels les autres emboi-

tent le pas, sans les dépasser. Un principe posé, il est vrai, les conséquences sont aisées à déduire ; mais il faut poser des principes. Là est le difficile.

Celui qui, tendre mouton, ne veut pas s'écarter des sentiers battus, n'est pas toujours apte à juger une innovation. Quelle est celle d'ailleurs qui ait été acceptée de bon gré ? Quand le premier chemin de fer s'est fait, en France, de Saint-Germain à Paris, MM. les membres de l'Institut, (de gros bonnets ceux-là !) nommèrent une commission pour étudier la question. C'étaient ou des gens vieillis dans le métier, ou des hommes de génie. Thiers en était. Eh bien, ces MM. dans une délibération qui est restée comme un monument de la bêtise humaine et de l'orgueil jaloux posèrent ce principe qu'un chemin de fer, fût-il possible, (ils ne l'admettaient pas) ne marcherait jamais plus vite qu'un cheval au petit trot. Qu'en pense aujourd'hui M. Thiers ? Qu'en pensez-vous vous-même M. l'Instituteur ? N'avez-vous pas peur d'être, *le génie à part*, comme ces membres de l'institut dont je parle. Avouez au moins que, si j'ai tort, je suis bien audacieux d'entreprendre ainsi la lutte à ciel découvert.

" Dans une matière aussi grave, nous ne nous amuserons point à discuter quelques propositions hasardées qui peuvent échapper dans la chaleur de l'improvisation. Il nous serait de plus impossible de juger de l'ensemble ; car malgré toute notre bonne volonté et notre attention soutenue nous n'avons pu découvrir bien nettement le système de M. Leroy. La discussion est donc pour le moment impossible.

Avez-vous beaucoup de bonne volonté, j'en doute. Vous ne pouvez, dites-vous, juger de l'ensemble; mais il a paru cependant à Québec, sous le titre de : *Réforme de l'enseignement*, un livre qui pourrait vous mettre au courant du système, parce qu'il en contient l'exposé méthodique, et ne vous fâchez pas, M. l'instituteur, l'exposé fait simplement et clairement. Il a été publié sur le *Journal de Québec ;* et l'*Evénement* en a parlé lui-même en assez bons termes.

" Comme nous manquons de journaux pédagogiques pour traiter la question, il sera plus agréable à nos lecteurs de journaux politiques de nous en tenir à la grammaire.

Ah ! voilà peut-être le fin mot de tout l'article : *Tenons-nous en à la grammaire.* Serais-je indiscret, monsieur l'instituteur, de vous demnader si vous n'avez pas fait une grammaire ? Oh ! alors vous combattez *pro aris* et *focis.* C'est d'un bon naturel. Un bon père défend ses enfants. Je ne puis que vous approuver. Recevez mes félicitations. Il faut bien que l'eau vienne au moulin, pour faire tourner la roue, comme on dit par chez nous. Très-bien ! très-bien !

" Aussi bien M. L. prétend appliquer sa réforme à toutes les branches d'enseignement, y compris l'arithmétique. "

Certainement, et d'ici à quelques jours, (trois ou quatre seulement,) vous pourrez, par vous-même, juger de la valeur de cette arithmétique. Je l'ai travaillée pendant cinq ans

et je la crois supérieure à toutes celles qui existent. Prouvez le contraire. Vous voyez que je ne vais pas par quatre chemins.

" Nous prions M. L. de nous donner une base de discussion. Que trouve-t-il de défectueux dans la méthode suivie pour la grammaire française dans nos écoles ? "

Je trouve la méthode actuellement suivie dans vos écoles et dans les écoles de France défectueuse en ce sens que vous demandez à la mémoire de l'enfant un travail exorbitant, tandis que, grâce à mes travaux, le professeur peut et doit s'adresser surtout à son intelligence, et ne se servir de sa mémoire qu'en second lieu. Comprenez-vous la différence ? Quand vous le voudrez, nous entrerons dans les détails ; vous verrez que la discussion ne me déplaît pas et que je sais relever les impertinences.

" A quel âge ou plutôt quels connaissances préalables suppose-t-il à ses élèves lors de sa première leçon ? "

Si vous prenez le *Journal de Québec* d'hier soir, vous pouvez voir que, pour commencer non pas seulement un cours de français, mais un cours d'études complet, je ne demande que deux choses à l'élève : savoir lire et écrire assez couramment. Quant à l'âge j'accepterais même des enfants de huit ans, à condition toutefois qu'ils soient intelligents.

" Commence-t-il immédiatement l'enseignement de la grammaire en disséquant une phrase mot à mot. "

Oui, monsieur...

" Quels livres les élèves ont-ils en mains ? "

Les élèves ont entre les mains des livres, que j'ai faits moi-même, les livres actuels ne pouvant servir au but que je poursuis. Car j'ai eu le courage, par amour de la science ; (vous ne le croirez pas peut-être, mais cela m'importe peu), j'ai eu le courage de dépenser pour cela au moins trois mille piastres sans savoir si jamais je serais payé de mes peines et de mes sacrifices. Je suis artiste dans mon genre et qui dit artiste dit généralement homme désintéressé. Où sont les professeurs vieillis dans le métier, qui par amour de leur position, font à leurs risques et périls de pareilles expériences ? A moi seul Monsieur, j'ai peut-être fait plus de livres pédagogiques que tous les professeurs de Québec réunis ensemble et je ne suis pas en en train de m'arrêter. Car je n'ai que 28 ans. Je ne suis pas encore vieilli dans le métier ; mais c'est une qualité qui vient avec le temps Au reste qu'importe le temps ? Ne connaissez-vous donc pas ces beaux vers de Corneille :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,
Le courage n'attend pas le nombre des années.

Et comme l'écrivain sacré ne pourrais-je pas vous dire :

Brevi tempore explevi tempora multa.
En peu de temps j'ai fait beaucoup de choses.

Allons ! Monsieur, soyez de bonne composition et reconnaissez que j'ai quelque mérite. Tiens ! A mesure que j'avance, je me sens de plus en plus porté vers vous ; il me

semble que je vous aime. Ma plume court sur le papier, et je ne sais comment vous remercier d'être venu à moi. Homme excellent, dont le cœur déborde, je dirais presque Don Quichotte de l'enseignement; vous m'avez rendu un grand service. Vos contradictions si polies valent pour moi mieux que tous les exposés de système; car on lira ma réponse. Mais je m'oublie; j'ai tant de plaisir à causer avec vous.

" Quels sont les avantages de la substitution d'un ou plusieurs tableaux à la grammaire sous forme de livre ? "

L'avantage qu'il y a d'avoir une bibliothèque bien ordonnée au lieu de livres épars çà et là sur le plancher poudreux. La comparaison vous plaît-elle ?

" M. Leroy emploie-t-il constamment le mode curistique dans son enseignement ? "

Le mot curistique, que je n'ai pas l'honneur de connaître, doit être à coup sûr un mot cabalistique, dont il faut se défier. J'ai peur et je m'arrête. Veuillez excuser mes terreurs. D'ailleurs vous avez la monnaie de votre pièce en bons deniers comptants. Je serai toujours à vos ordres.

" Nous espérons que M. Leroy voudra bien, dans l'intérêt de nos écoles, répondre aux questions précédentes, et ajouter tels développements qu'il jugera convenables pour nous faire connaître son système et l'apprécier ensuite. "

UN INSTITUTEUR.

Québec, 11 août 1874.

Il n'y a d'à peu près passable dans votre

article, comme politesse du moins, que le commencement et la fin. Nous nous quittons donc bons amis et je vous prie de recevoir mes sincères félicitations. Je n'ose pas cependant vous embrasser encore, quoique, après chaque passe, les maîtres d'armes aient l'habitude de se donner le baiser de paix ; acceptez le plus doux de mes sourires.

ABRACADABRANT.

Mon Dieu je vous remercie de ce que je ne suis pas comme les autres, etc.

Monsieur le Professeur Leroy informe le public qu'il publie un traité d'Arithmétique, et, dans sa grande humilité, il nous apprend qu'il sera supérieur à tous les autres traités. Pour le prouver il ajoute qu'il vient après tous les autres auteurs, et qu'il a profité de leurs travaux et de leur expérience.

En conséquence je profiterai moi-même de la *longue expérience* de M. Leroy (il est âgé de 28 ans et quelques mois). Après que cette étoile de l'Orient sera au-dessus de notre ville, j'introduirai dans mon arithmétique tout ce que j'y trouverai d'avantageux pour l'instruction des enfants (Car d'après la maxime de M. Leroy, il ne faut pas se gêner), et mon Arithmétique deviendra alors supérieure à celle de M. Leroy.

Je dois introduire la méthode de l'*Unité*

dans la deuxième partie à la place des problèmes en L. S. D.

TOUSSAINT.

DU SÉRIEUX, MESSIEURS.

Risum teneatis.

L'illustrissime Toussaint, prédicateur en veste courte, monte en chaire dans le Journal l'*Evénement*, et, d'une voix nasillarde, commence ainsi son petit sermon.

Mon Dieu, dit-il, *je vous remercie de ce que je ne suis pas comme les autres.....*

Et moi, mon Dieu, je vous remercie de n'être pas comme maître Toussaint, qui enseigne le français, sans le connaître. (Je vais le prouver tout à l'heure). Je vous remercie, ô mon Dieu, de n'avoir pas permis, dans votre grande bonté pour moi, que je fisse une arithmétique incompréhensible, dans le genre de celle dont maître Toussaint est l'heureux père. (Je le prouverai de même).

Ah! maître Toussaint, je vous tiens enfin. Vous êtes tombé dans le piége que je vous tendais. A nous deux mon vieux! Je vais vous administrer une volée de bois vert, dont j'ai bon espoir que vous vous souviendrez longtemps.

Etes-vous chasseur, M. Toussaint? Aimez-vous, à travers les forêts de votre beau pays, à poursuivre les bêtes sauvages? Sans doute! Il me semble que le Canadien doit naître

tout à la fois et chasseur et pêcheur. Eh bien, M. Toussaint, quand une bête déjà blessée, (écoutez attentivement, c'est votre cas), s'est réfugiée dans un buisson, que fait le chasseur intelligent pour savoir où est sa sa victime ? Il jette une pierre et la bête effrayée tombe en fuyant sous le plomb meurtrier. Pauvre Toussaint, vous êtes cette (*je n'ose dire le mot*) dévouée aux dieux infernaux. Quand j'ai poussé mon cri de guerre, celui du moins que vous avez entendu, vous étiez dans la plaine fertile et sans crainte de l'ennemi, vous paissiez tranquillement l'herbe tendre et fleurie. Mais j'ai paru et vous avez fui. Vous avez fui comme la nuit ténébreuse devant les rayons du soleil ; et puis caché dans le feuillage épais comme le serpent perfide trop faible pour attaquer son ennemi en face, vous travailliez dans l'ombre et je le savais.

Et cependant je ne vous avais pas attaqué ! Aussi attendais-je avec une certaine impatience que le moment vînt de vous corriger. Ce moment est venu et je ne le manque pas ; et comme vous aimez les textes, que je ne voudrais pas être avec vous en reste de politesse, je crois devoir vous en donner un :

Ponam te, domine Toussaint, scabellum pedum meorum. *Je vous placerai, maître Toussaint, sous mes pieds pour me servir d'escabeau.*

Ah ! cher homme, vous allez chercher vos citations dans l'Évangile, moi je les tire des Psaumes et vous ne perdez rien au change.

Mais examinons votre lettre. Docte professeur, vous avez la parole. Vous parlez si bien !

Monsieur le professeur Leroy, dites-vous, *informe le public qu'il publie un traité d'Arithmétique, et dans sa grande humilité*, (n'est-ce pas ?) *il nous apprend qu'il sera* (qu'il est) *supérieur à tous les autres traités.*

Je demanderai à M. Toussaint, professeur à l'école Normale, la permission d'ouvrir la grammaire de Chapsal, à la syntaxe des pronoms, page 126, et de lui lire la règle portant les Nos. 436 et 437. Attention! monsieur Toussaint, voici cette règle :

Les pronoms ne doivent jamais être répétés avec des rapports différents, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas se rapporter tantôt à un objet et tantôt à un autre. On ne dira donc pas : *Samuel offrit son holocauste à Dieu, et il lui fut si agréable qu'il lança au même instant la foudre contre les Philistins*, parce que le premier IL se rapporte à holocauste et le second à Dieu. Le moyen de rendre cette phrase correcte ; c'est de diminuer le nombre des rapports, en diminuant le nombre des pronoms. Dites donc : *Samuel offrit son holocauste à Dieu, et Dieu le trouva si agréable qu'il lança*, etc.

Monsieur Toussaint, vous pêchez contre cette règle. Dans votre phrase en effet vous répétez trois fois le pronom *il* ; deux fois pour remplacer M. Leroy, que vous paraissez affectionner d'une manière toute spéciale, et en dernier lieu, pour remplacer le mot traité. Il en résulte qu'on ne sait pas au juste qui est supérieur aux autres traités de M. Leroy ou de son livre. Il y a amphibologie. Pour être correcte, votre phrase aurait dû être construite ainsi. Vous écoutez M. Toussaint ? Vous avez beaucoup à gagner à mes leçons ; et, plaisanterie à part, je vous engage même, à

suivre assidûment mon cours, pour apprendre comment d'une mauvaise phrase-on peut en faire une bonne. Voyez plutôt : *M. Leroy nous annonce comme devant paraître d'ici à quelques jours un traité d'arithmétique que, dans sa grande humilité, il dit supérieur à tous les traités du même genre.*

En quoi donc M. Leroy diffère-t-il de M. Toussaint ? M. Leroy diffère de M. Toussaint, en ce que M. Toussaint, par humilité sans doute, ne sait pas écrire le français, tandis que M. Leroy l'écrit passablement. S'il faut même en croire notre savant collègue, M. Piérard de Belgique, son style serait énergique. Jamais M. Leroy n'aurait voulu commencer une lettre de cette façon : *M. le professeur Leroy informe le public qu'il publie un traité. Public* et *qu'il publie* ainsi rapprochés font un assez triste effet. Il y a rédondance. Pourquoi ne pas dire tout simplement : *M. Leroy nous annonce.* Il faut aussi M. Toussaint éviter l'emploi des *qui* et des *que.* La phrase y gagne en élégance, en rapidité et en clarté.

A demain M. Toussaint. Car je ne puis chaque jour dans le *Journal* disposer que d'une colonne. C'est par exception que j'ai obtenu pour une fois de châtier l'insolence de votre ami en trois pages, qu'il a dû, je le comprends, trouver trop longues. Mais ayez confiance et ne vous chagrinez pas : vous ne perdrez rien pour attendre.

A demain donc.

P. L.

ÉMILE DE BEAURIVAGE.

Monsieur le Rédacteur,

Il vient de s'ouvrir dans les journaux entre M. Leroy et un instituteur une discussion très-importante sur l'enseignement. Comme le sujet *intéresse* vivement tous les hommes sérieux, cette polémique sera suivie avec le plus grand *intérêt*. Il n'est certes pas difficile de prévoir de quel côté sera la victoire à en juger par le ton des deux adversaires. L'un en effet (*Piérard*) est calme, (*l'innocent!*) digne (*oui il faut voir çà!*) et sobre (*ou mieux, incolore*) dans son langage. L'autre (*Leroy*) est mordant, incisif, ironique. Donc Piérard a raison et Leroy a tort. *Quelle dialectique puissante! Le reste est du même genre. Oh! Beaurivage, si je pouvais te connaître! Tu passerais un mauvais quart d'heure. On dit que tu te nommes ..... mais..... tu signes, beau masque, et tu as raison de signer*: Emile de Beaurivage.

BRANLE BAS DE COMBAT.

Tout le monde dehors!..... Canonniers, à vos pièces!..... Feu!.....

De même que les loups, race lâche et féroce, s'unissent quelquefois pour attaquer ensemble un ennemi redoutable, sauf ensuite à s'entre-déchirer à belles dents; de même

tous ces beaux professeurs d'une *certaine école*, oubliant aujourd'hui leurs antiques griefs, se liguent contre moi, et, sous le commandement de ce grand Belge, qui a nom Piérard, marchent à l'assaut de mon système dans le vain espoir qu'ils peuvent encore défendre leurs vieux bouquins à jamais condamnés. Car là et là seulement est le secret de cette ardeur juvénile, qui les transporte malgré eux sur le champ de bataille. Pauvres gens! ils s'imaginent que pour rompre une lance avec celui qu'ils appellent le bouillant Achille, (et ma foi ce n'est pas mal trouvé), il suffit d'aller chez le quincailler du coin acheter une épée de deux sous.

Patience! Messieurs, patience! Je promets d'avoir pour chacun de vous un long mot d'amitié ; mais procédons avec ordre. Chaque chose en son temps! Laissez-moi de grâce achever la conversation si intéressante que j'ai commencée avec mon ami Toussaint. Quel brave homme que ce père Toussaint! Croirait-on qu'il a pris la peine d'aller porter à deux journaux cette lettre que nous connaissons déjà, pour annoncer à toute la province qu'une étoile de première grandeur brillait dans le ciel de Québec, et que lui, Toussaint, rangé depuis longtemps dans les Nébuleuses, avait l'intention de graviter autour de cet astre nouveau. Mais laissons-le parler. Nous ne saurions certes dire les choses comme lui et nous ne voudrions pas gâter son beau langage.

M. Leroy (*nous analysons*), nous annonce une arith-

métique supérieure aux autres arithmétiques. (*Ce qui suit est du Toussaint*). Pour le prouver il ajoute qu'il vient après tous les autres auteurs.

Dame! maître Toussaint, je n'ai pas été consulté pour naître, mais j'ai la conviction qu'il a dû en être autrement pour vous. J'allais faire une citation ; je m'en abstiens cependant, dans la crainte d'être traité d'hérétique par M. de Beaurivage. Quel joli nom ! Il doit pour sûr y avoir de la corde de pendu dans cette famille-là. Continuons :

Et qu'il a profité de leurs travaux et de leur expérience.

Sans doute, mais je ne veux pas dire par là maître Toussaint, que je les ai copiés. Voyons mon bonhomme, pensez-vous que, si réellement j'avais fait le plagiaire, j'eusse été assez bête pour l'annoncer à son de trompe dans ma préface. En vérité, vous me paraissez diablement simple et, ce qui est assez ordinaire, vous jugez les autres à votre aune. Il y a une grande différence entre s'inspirer d'une œuvre faite pour mieux faire, et la copier. Mon Dieu, vous qui faites tant le rodomont, avez-vous les mains si nettes de cette accusation que vous ayez le droit d'en accuser les autres ? J'aurais, à ce propos une fort belle comparaison à développer. Je vous montrerais que le sang humain est formé de matériaux étrangers et que c'est cependant notre sang ; mais je dors.....

Bonsoir, maître Toussaint, bonsoir.

P. L.

L'HOMME A LA TÊTE QUI BRANLE.

Le style : c'est l'homme, a dit Buffon, un maître dans l'art d'écrire ; et avant d'avoir vu M. Toussaint, je l'avais déjà jugé à sa prose comme un homme prétentieux et d'un petit esprit. Les hommes de mérite ne sont point si chatouilleux à l'endroit de leurs ouvrages, et ils pardonnent aisément à la jeunesse un peu d'exagération. Car la plus belle prérogative d'un vieillard et surtout d'un Nestor de la science, c'est d'être bienveillant pour les jeunes gens. Tel n'est pas M. Toussaint, le plus grand génie qui ait encore paru !!!

J'aspirais depuis quelques jours à l'honneur de connaître ce grand homme, sans pouvoir l'envisager à mon aise ; mais hier j'ai eu la bonne fortune de le contempler à loisir dans tout l'éclat de sa gloire. Il était sur les marches de l'École Normale où il se prélassait avec tant d'importance qu'il avait réellement l'air de faire la roue. En chapeau de *castor*, la tête renversée en arrière, les mains dans les poches, le ventre légèrement proéminent, sans oublier les lunettes ; il était vraiment beau à voir, et pour le croquer dignement, j'aurais voulu le pinceau de Cham ; mais le plus drôle de la chose, c'est qu'à un moment donné, il s'est mis à scander magistralement toutes ses paroles, en accompagnant chacune d'elles d'un grand signe de tête. J'en ai compté jusqu'à dix.

Avez-vous vu quelquefois un de ces petits bonshommes dont la tête mobile, une fois

dérangée de sa position d'équilibre n'y peut plus revenir qu'après une longue suite d'oscillations. Eh bien! tel était M. Toussaint sur les marches de l'École Normale; et voilà pourquoi j'ai intitulé cet article : l'homme à la tête qui branle.

CEST MOI QUI SUIS GUILLOT, BERGER DE CE TROUPEAU.

Monsieur le Rédacteur,

J'ose espérer que la réponse de M. Leroy étant très longue, vous n'accéderez pas à sa demande de la publier dans *l'Evénement.*

M. Leroy suivant en cela l'exemple, que je lui ai donné, a rempli deux colonnes du *Journal de Québec* pour ne rien dire et je crois inutile (*difficile*) de le réfuter mot par mot.

D'ailleurs il écrit bien M. Leroy! Son style est énergique et j'aurais peur d'être embroché. Car M. Leroy est un duelliste; mais il oublie qu'il n'est plus en France et ici le duel est défendu.

M. Leroy prétend m'avoir terrassé. Peut-on être assez audacieux pour affirmer une pareille chose! Moi Piérard, Piérard de Belgique terrassé par un Français. Tout doux M. Leroy! (*Textuel*). *Tout doux M. Piérard!*

Demain j'aborderai l'examen de votre méthode; mais permettez-moi de vous le dire : vous êtes trop long. *Et vous donc M. Piérard!*

Oh Piérard ! Piérard ! Tu es digne de passer à la postérité.

J. PIÉRARD.

FRANCE CONTRE BELGIQUE.

De deux choses l'une : ou j'ai tort ou j'ai raison. Si j'ai tort, j'échouerai et je mérite d'échouer ; si j'ai raison au contraire, comme j'en ai l'intime conviction, vous aurez beau faire, je réussirai et je mérite de réussir. Voilà la question nettement posée et telle qu'elle doit être posée. Or, jusqu'à présent, de tout ce que j'ai avancé, vous ne détruisez rien. Votre seul argument est de dire que MM. Cloutier et Toussaint sont de mon avis. J'accorde que ces deux messieurs soient de grands professeurs, des génies même, surtout maître Toussaint. Mais cela ne prouve rien contre moi, je suppose.

Vous ne voulez pas que je sois le premier à avoir posé le principe d'un enseignement rationnel ; mais je le sais de reste. Il n'y a en effet qu'à parcourir l'histoire des pédagogues les plus célèbres pour voir qu'ils ont été de tout temps les ennemis de la mémoire et de la routine, dont vous êtes le champion ; mais, comme je le dis au bas de mon premier tableau de grammaire française, il ne suffit pas de poser un principe fécond pour qu'il soit réellement découvert, il faut encore par un travail acharné et une lutte sans repos en

rendre l'application possible. Or, je prétends que, sans mes travaux ou sans des travaux du même genre, on est forcément obligé, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, de s'appuyer *entièrement* sur la mémoire, et c'est ce que vous faites.

Je ne dis que vous n'expliquiez pas les leçons, aux élèves (c'est bien la moindre des choses) ; je dis seulement qu'il leur est impossible, en suivant le système actuellement en honneur et tel qu'il est appliqué, de se rendre un compte exact des règles de la grammaire et de leur valeur réciproque avant un temps très-long. De grâce ne me faites pas dire ce que je ne dis pas.

A vous entendre, je condamnerais absolument tout ce qu'ont fait nos maîtres et cela n'est pas. Je profite au contraire de tous leurs travaux, mais pour faire mieux; et de même que la branche sort naturellement de l'arbre qui l'a produite, de même je suis une des branches et *non une branche morte* de l'arbre pédagogique. Plus que personne, je rends hommage à nos devanciers, mais non en restant dans l'immobilité.

Et parceque je travaille beaucoup pour les enfants et qu'à ce titre j'ai droit au respect de tous, je flagellerai et je sabrerai sans pitié, tous les orgueilleux jaloux, qui se mettent sur mon chemin pour m'arrêter, dussent-ils s'appeler Emile de Beaurivage. Ah ! vous avez affaire à un rude jouteur peu timide, croyez-le bien, habitué à lutter dès son enfance, et qui ne comptera pas le nombre de ses adversaires.

Quant au reste de votre article, ce sont des fadaises et rien de plus. Monsieur paraît douter qu'à Québec il y ait vingt enfants intelligents! Qui aurait cru une pareille chose! Oh! c'est charmant! Monsieur veut que l'essai sérieux se fasse avec des ânes; autrement, dit-il prétentieusement, quand même vos élèves dans un an feraient des progrès merveilleux, je m'inscris en faux sur le jugement qui sera porté à la fin de l'année. Voyez donc! Eh bien moi, Pierre Leroy de France, je mets au défi Jules Piérard de Belgique, de faire dans trois ans, et sans se servir de mes travaux, même avec des enfants intelligents, ce que je veux faire en moins d'un an avec des enfants ordinaires. Si vous étiez vraiment sage, M. Piérard, comme le dit en termes si élogieux Emile de Beaurivage, (car vous savez le proverbe: *asinus asinum fricat;* autrement dit pour le français: *un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire*), vous auriez le courage d'attendre le résultat pour juger; mais la vraie vérité c'est que les lauriers de Miltiades vous empêchent de dormir. On m'a dit que la nuit dernière à deux heures vous n'étiez pas encore couché. Pauvre garçon! Hélas, trois fois hélas, vous n'êtes pas Thémistocle? Mais la sombre envie à l'œil timide et louche a passé par chez vous. Elle a déposé dans votre petit cœur un ver rongeur, dont vous serez la première victime, souvenez-vous en, souvenez-vous en. Et si je ne craignais de froisser votre digne ami le bon Emile, je dirais comme le poete:

Et le Dieu continuant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Bonsoir, M. Piérard.

P. L.

UN DESCENDANT DES SINGES.

Piérard est un grand corps, osseux, anguleux, mal bâti. Il y a dans sa démarche quelque chose qui rappelle involontairement un *chimpanzé* ou mieux encore un *orang-outang ;* et le célèbre Darwin, à bon droit jaloux de donner à l'homme une noble origine, devait certainement compter dans sa famille, quelque Piérard pour avoir eu la singulière idée de nous faire descendre en ligne directe de MM. les singes.

Piérard, Dieu merci ! n'est pas un Canadien ; la Belgique a eu l'insigne honneur de lui donner naissance et, à l'en croire, il jouirait même dans ce pays d'une grande réputation ; mais ici, au Canada, il était jusqu'à ces derniers temps parfaitement inconnu, quand Pierre Leroy ayant fait son apparition sur la scène du monde, Jules Piérard a cru que l'occasion était bonne de se montrer lui-même.

Piérard est un guerrier ! Il a chez lui, dit-on, tout un attirail de vieilles ferrures qu'il revêt solennellement en ses jours de bataille. Ah ! il faut le voir avec son grand sabre de bois, son casque de pompier et cette chère

cuirasse toute rouillée qu'il acheta jadis chez un fripier de l'ancien monde. Comme il est beau ainsi costumé ! Le chevalier de la Manche, dans les Champs-Élysées, doit tressaillir d'allégresse de voir qu'en ce siècle de progrès il trouve des imitateurs. Et toi valeureux Sancho Pança ne te reconnais-tu pas dans l'écuyer de Piérard, le fidèle Lippens.

Piérard est un savant ! Et la renommée aux cent bouches publie partout que dans l'endroit le plus reculé de sa demeure est un sanctuaire vénérable, d'où sont bannis les simples mortels. Les initiés seuls viennent chaque soir y discuter les plus hautes questions de la science, et c'est de là que la lumière se répand sur le monde. Dans ce sanctuaire est un autel, sur cet autel un vaste encrier, dans cet encrier une plume gigantesque : la plume d'un infortuné volatile que Piérard, le grand Piérard, de sa prose, a endormi naguères du sommeil éternel. C'est cette plume redoutable, *puissant narcotique*, que Piérard va prendre avec les cérémonies prescrites quand il veut terrasser quelqu'un. Ami lecteur, prenez garde à vous.

UN PIOUPIOU DE LA SCIENCE.

Pour commencer l'étude de la grammaire, vous demandez, M. Leroy, que l'élève sache lire et écrire assez couramment. C'est en effet à ce moment que l'on commence à enseigner les éléments de la gram-

maire : mais on a bien soin de ne pas mettre entre les mains des élèves un livre quelconque, encore moins un tableau. Il faut de plus choisir les matières avec discernement Comme vous abordez toutes les difficultés à la fois, vous commencez *peut-être* trop tôt votre cours de grammaire, mais j'oublie que vous ne voulez que des élèves intelligents.

Est-il assez farceur, notre Piérard !

Vous commencez l'enseignement de la grammaire en analysant une phrase mot-à-mot, c'est-à-dire que vous exigez de l'enfant un travail que nous, *humbles instituteurs*, nous ne parvenons à obtenir qu'après plusieurs années d'un labeur pénible. Analyser une phrase ! mais savez-vous M. Leroy, que toute la grammaire est là.

Sans doute, je le sais, je le sais fort bien ; et c'est précisément parce que toute la grammaire est dans une phrase, qu'une seule phrase ayant été analysée et comprise, toute la grammaire est vue. Je maintiens donc mon dire et je soutiendrai contre tout venant que les phrases difficiles sont trop peu nombreuses pour qu'il faille dès l'abord embarasser l'intelligence des enfants d'une foule de règles d'usage et qui s'apprennent par l'usage.

D'où vient que les enfants, malgré leur réel travail, font si peu de progrès dans leurs études, et mettent tant de temps à les terminer, même sous la direction des hommes les plus instruits. C'est que ces hommes, au lieu de s'en tenir aux principes généraux, qui en en toutes choses et dans la grande majorité des cas, rendent compte de la plupart des difficultés, se perdent dans des détails où

l'enfant est incapable de se reconnaître. En voulant faciliter sa tâche, on multiplie pour lui les obstacles secondaires et voilà ce que je n'admets pas.

Oseriez-vous soutenir votre malheureuse assertion de la dernière conférence que vous avez donnée, savoir : qu'un élève, qui a suivi votre cours pendant un mois, sait sa grammaire ? Vous vous torturez l'esprit pour découvrir le motif qui m'a fait écrire contre vous Eh bien ! ce n'est ni l'ambition, ni l'envie, mais l'aplomb avec lequel vous avez soutenu ce que j'ai appelé des hérésies pédagogiques. En voilà une par exemple qui prime toutes les autres. Vous l'avez dit. Je demande simplement que vous vous rétractiez, car je vous suppose assez de bon sens pour ne pas oser écrire dans un journal une affirmation pareille.

En voilà du *galimatias* ! Ah ! vous en faites vous des hérésies contre notre belle langue française, si claire pourtant ! Elle devient sous votre plume singulièrement obscure ; et vos périodes se suivent dans un si parfait *imbroglio*, les idées s'enchaînant entre elles on ne sait trop comment, que je me permettrai de vous demander : comprenez-vous bien ce que vous dites ? En tout cas, si vous le comprenez, vous l'exprimez fort mal. Vous êtes de ces auteurs dont parle Boileau, quand il dit :

Il est certains auteurs dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarassées ;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Oui, M. Piérard, avant d'écrire, il faut apprendre à penser.

Je vous avais demandé de ne pas scruter mes

intentions. Je vous ai écrit jusqu'à ce jour avec tout le calme dont je suis capable ; mais vous finiriez bien de fait par me faire embrasser la question avec la violence qui vous caractérise (*Hum ! Hum !*). Sachez du moins que le Grand Belge (*Ah ! ma foi, si le terme vous gêne, mettons le grand benêt*) n'a pas peur de vous sur le terrain de l'enseignement. J'ai eu affaire en Belgique à de plus rudes adversaires que vous, et je m'en suis tiré avec *assez* d'honneur. J'ai des compatriotes ici qui vous le diront au besoin. (*Quand on n'est vanté que de soi et de son curé, dit le Proverbe, c'est petite recommandation*). Il ne tenait qu'à vous d'ailleurs de laisser mon nom dans l'oubli (*Ah ! mais non ! vous méritez mieux !*) Cessez donc et vos citations latines et vos vers français. (*Vous devenez bien exigeant, M. Piérard !*) Il ne s'agit pas ici de savoir qui de nous deux a le plus de capacité, mais il est question de méthode d'enseignement. Là, je suis votre homme. (*Quel adversaire !*)

Je dirai donc que votre méthode se distingue par l'absence complète de méthode. (*Vraiment !*) Au lieu d'aborder les difficultés une à une, comme nous le faisons à présent, vous les prenez toutes à la fois et, qui plus est, vous ne tenez aucun compte des principes pédagogiques. Il est vrai que vous n'avez jamais ouvert une pédagogie. Je dois cependant faire connaître ces principes qu'on nous a enseignés à l'Ecole Normale. Les voici : aller du simple au composé du facile au difficile, du connu à l'inconnu. (*J'admets ces principes.*) J'ose donc vous répéter, M. Leroy, que non-seulement vous n'êtes pas l'inventeur d'une méthode, mais que votre enseignement se distingue par l'absence complète de toute méthode, ce qui vous sera prouvé dans la suite et d'une manière plus scientifique, si c'est nécessaire.

Halte-là ! M. Piérard, le temps de tremper dans du vinaigre, pour vous la renvoyer immédiatement, la petite flèche emmiellée que vous me décochez en tapinois. Vous êtes un homme précieux, M. Piérard, et je serais porté

à croire que le bon Dieu, dont je suis l'enfant gâté, vous a créé et mis au monde exprès pour moi. Sans vous, cher ami, que d'excellentes choses je n'aurais point dites qui coulent de ma plume comme naturellement. Oui je le répète, c'est vraiment pour moi une heureuse fortune d'avoir pour adversaire un homme comme vous; et j'éprouve sans cesse le besoin de vous en témoigner ma sincère reconnaissance. Vous êtes plein d'attentions délicates et si par hasard j'oublie quelque chose, vite vous m'en donnez avis. Vous êtes ce sage ami toujours rigoureux, inflexible, qui sur mes fautes jamais ne me laisse paisible, de telle sorte que, grâce à vous, je fortifie les points faibles par où un adversaire *sérieux* pourrait peut-être un jour entrer dans la place. Merci! mille fois merci!

Vous disiez donc, M. Piérard, qu'après avoir lu et relu tous les traités, qui ont été composés sur l'éducation avant et après le déluge, vous étiez resté *Gros-Jean* comme devant, incapable de faire avancer d'un pas la science pédagogique. Je n'ai pas de peine à le croire. C'est que, voyez-vous, mon bon, il y a dans le monde des intelligences deux espèces d'esprits, les Piérards et les Leroy: les premiers, misérables guérilleros, portent le sac toute leur vie (ce sont les *pioupious* de la science); les seconds tiennent l'épée et commandent. Et voilà le conseil que leur donne Balmès:

" A l'homme, dit-il, qui peut se suffire à lui-
" même, qui, dans l'examen des œuvres des
" grands maîtres, loin de se sentir comme un

" pygmée parmi des géants, se dit avec con-
" fiance : Je serai l'un d'entre eux ; à celui-là
" convient d'une manière particulière la
" méthode d'invention. Qu'il ne se borne
" point à *savoir les livres*, qu'il *connaisse les*
" *choses*. Les chemins battus ne sont point
" faits pour lui. Il est des sentiers qui le
" mèneront plus vite et plus haut. Idées,
" propositions, raisonnements, il doit tout
" discuter, tout analyser, tout soumettre à
" son examen. Point de souvenirs plagiaires,
" mais des observations, des pensées, des
" créations, que sa science soit sa substance
" même !

Ce n'est pas pour vous, M. Piérard, que cette page a été écrite.

Je finis cet article par une page de la pédagogie de Mgr. Langevin. Cette page vous depeint tout entier ou à peu près. Vous y serez de plus apprécié en une ligne mieux que je ne pourrais le faire en dix.

Vous êtes roué, M. Piérard ; mais je suis encore plus fin que vous. Vous voudriez bien, (n'est-ce pas ?) que je mordisse à l'hameçon, et pour cela vous me le tendez le plus délicatement possible. Dans votre naïveté vous vous êtes dit sans doute : il va faire une charge à fond de train contre le livre de Mgr. Langevin et nous aurons pour nous défendre des hommes de valeur. Les hommes de valeur, M. Piérard, ne sont pas contre moi, et Mgr. Langevin, en jugeant, un peu trop sévèrement à mon avis, la méthode Jacotot, n'a pas pu condamner mon système qu'alors il ne connaissait pas.

Je ne conteste pas que la méthode Jacotot ne soit de toutes les méthodes connues jusqu'ici celle qui se rapproche le plus de la mienne, quant aux principes du moins; mais il ne faut pas les confondre l'une avec l'autre. Car Jacotot est mort sans laisser de travaux, qui permissent plus tard d'enseigner comme lui; il n'a posé que des principes dont quelques-uns, je le reconnais, ont tout l'air de paradoxes, mais dont le principal : *tout est dans tout*, est un principe juste et profond, que j'ai cru pouvoir retenir pour en faire la base de mon système.

Au reste pour vous montrer que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur la méthode Jacotot, à la page que vous citez, j'en opposerai une d'un ouvrage également remarquable écrit sur la pédagogie par le directeur d'une école Normale, M. Jules Paroz.

Pédagogie de mgr. Langevin. — La méthode de Jacotot (supposé qu'on puisse lui donner ce nom) vient en dernier lieu. Elle n'en est pas moins remarquable par son originalité. Elle s'appuie sur un certain nombre de paradoxes, tels que ceux-ci : *Toutes les intelligences sont égales. Tout est dans tout.—Qui veut peut. — On peut enseigner ce que l'on ignore.* - Dans le système Jacotot point de maître pour expliquer les choses; les élèves se forment et s'instruisent tout seuls; le maître n'est utile que pour les diriger; pour stimuler leur volonté. Quiconque veut apprendre une langue, doit en posséder parfaitement quelques pages et y rapporter tout le reste.

De cette façon vous pouvez aisément apprendre toutes les langues : le français, le latin, le grec, etc., car c'est une méthode d'enseignement universel, comme l'appelle Jacotot, et nous, au contraire de Jacotot, nous dirons que c'est une absence de toute méthode, de toute gradation. A peine peut-elle suffire à quelques personnes d'un grand talent et que les circonstances forcent à étudier seules.

Pédagogie de M. Paroz.—Jacotot a posé trois principes qui ont été l'objet de polémiques très-animées-

1. *Tous les hommes ont une égale intelligence.*
2. *Tout homme a reçu de Dieu la faculté de s'instruire par lui-même.*
3. *Tout est dans tout.*

En posant le principe de l'égalité des intelligences, Jacotot n'a pas prétendu que l'on pût élever tous les hommes au même niveau, parce que, dit-il, la volonté n'est pas égale chez tous. Mais il pensait qu'en déterminant l'action de celle-ci on pourrait réaliser cette égalité. Ce principe me paraît être difficile à établir, appliquons-nous cependant, suivant le conseil de Jacotot, à faire agir la volonté de l'enfant, en lui donnant une bonne direction.

Si le premier principe : *Tous les hommes ont une égale intelligence*, exprime *l'esprit* de la méthode Jacotot, visant à atteindre tous les hommes, à porter à tous les bienfaits de l'instruction, le second : *Tout homme a reçu de Dieu la faculté de s'instruire par lui-même*, en

détermine le *moyen*. Un maître explicateur entrave, dit-il, le libre développement de l'élève. Le meilleur maître est celui qui n'explique rien. Il n'est pas même nécessaire qu'il sache ce qu'il enseigne. J'ai voulu enseigner de cette manière l'anglais et la musique ; mais je ne saurais me louer de mes résultats. Il y a cependant ceci de bon dans le procédé de la méthode Jacotot, c'est qu'il fait appel à l'activité propre de l'élève et s'applique à le faire agir par lui-même. On peut aussi le rapprocher de Socrate. Ce maître qui n'explique rien et qui se contente de mettre son élève sur la voie pour lui faire découvrir ce qu'il veut lui enseigner, ne fait autre chose que ce faisait le philosophe athénien. Mais cette méthode n'est pas aussi facile à manier que le pensait Jacotot. Elle exige une grande connaissance de son sujet et une rare habileté pour accommoder ses questions aux intelligences que l'on veut former.

Le troisième principe enfin : *Tout est dans tout*, formule le *procédé* de la méthode. Jacotot exige que l'on fasse apprendre par cœur une certaine portion de la branche que l'on veut étudier, une page de latin, une règle d'arithmétique, un morceau de musique, et qu'on y rapporte tout le reste. Tout est dans tout. Tout le latin est dans cette page, toute l'arithmétique dans cette règle, toute la musique dans ce morceau. Tout est dans tout.

Telle est la méthode Jacotot. Les Français ont dédaigné les idées de leur compatriote ; mais les Allemands les ont accueillies avec

empressement, comme ils avaient accueilli celles de Coménius et de Pestolozzi. *Quant à moi, je pense, avec quelques Allemands, qu'il y a dans Jacotot des idées fécondes. La méthode Jacotot est l'œuvre d'un génie qui, comme Pestolozzi, n'a pas su trouver pour ses idées une forme assez pratique. Voilà pourquoi sa méthode n'a pas été universellement acceptée.*

JALOUSIE DE MÉTIER.

Mes amis me conseillent de mettre fin à une discussion, qui entreprise sous le prétexte d'être utile à l'enseignement n'a eu pour but réel que de faire de grossières réclames et d'attaquer, *avec des mots malsonnants*, un système contre lequel on n'a jusqu'ici apporté aucun argument sérieux.

Ce n'est pas moi qui ai commencé la lutte, en employant des termes blessants et M. Piérard par le mot de *dédain*, dont il a cru devoir faire usage dès la première passe, a caractérisé immédiatement la guerre déloyale, que l'on entendait me faire.

Je reconnais avoir relevé le gant avec peut-être trop de vigueur ; mais j'ai répondu, comme il convenait de le faire à des gens mal appris, dont le seul grief contre moi est une basse jalousie, et je ne m'en repens pas.

Que me reprochent-ils après tout : d'être venu en Canada apporter un nouveau système d'enseignement, qui, s'il reussit, comme j'en

ai la conviction, aura pour effet de réduire de moitié le temps et la fatigue des études. S'ils étaient réellement les amis des enfants, comme ils le disent, ils attendraient de me voir à l'œuvre avant de m'attaquer, et même au lieu de m'attaquer, ils m'aideraient à remplir la rude tâche que je me suis donnée. Il y a dans la réforme proposée du travail pour tout le monde et, s'ils perdent un livre, ils peuvent en gagner dix.

Mais ce n'est pas ainsi qu'ils procèdent, et, dans tous leurs écrits, on voit plus de mesquines considérations que de véritable amour de la grande cause qu'ils prétendent servir.

Je sors donc de la lice, non par crainte de l'ennemi, (j'ai montré avec quelle énergie je savais les abattre à mes pieds), mais pour suivre le conseil de ceux qui s'intéressent à moi, et à qui j'ai d'ailleurs des obligations particulières.

Désormais, quoi qu'on dise contre moi ou contre mon système, je me contenterai d'exposer mes idées telles qu'elles sont, et sans entrer dans aucune discussion. J'avoue que c'est à contre cœur que je m'éloigne du combat. J'aime la guerre; mais il faut savoir écraser de son mépris les lâches ennemis, dont quelques-uns se cachent sous le voile de l'anonyme, et dont la devise est: *dix contre un.*

Pour le moment donc, M. Toussaint s'étant reconnu mort, qu'on me permette de prendre congé de M. Piérard, et de lui servir, avant de le quitter, un plat de ma façon. C'est le dernier trait que je lui lancerai. Ayez donc la

bonté, M. Piérard, de prêter une fois encore l'oreille à mes discours. Dans l'*Evénement* du 15 août, vous avez un long article peu substantiel, et que j'aimerais à critiquer mot par mot; mais j'ai promis d'être court. Ecoutez pourtant cette phrase. Vous me direz ensuite ce qu'il faut penser d'un homme qui écrit de cette façon dans un libelle où il prétend juger un système d'éducation.

Votre présence au Canada, dites-vous, me fait plaisir, au contraire, je vous l'ai dit. Car vous y allez imprimer un mouvement en faveur de l'amélioration de l'enseignement, qui ne peut que nous faire du bien.

Voyons! Que pensez-vous de cette phrase? Est-ce là une phrase correcte et telle qu'un professeur de français digne de porter ce nom puisse l'écrire dans un journal où il se donne comme capable de discuter le pour et le contre d'un système nouveau. A quel mot se rapporte le qui relatif? Est-ce à enseignement ou à mouvement? C'est à mouvement, n'est-ce pas? Eh bien, d'après une règle de la syntaxe, le qui relatif devant toujours être rapproché le plus possible de son antécédent, il faut construire cette phrase ainsi : *Car vous allez, en faveur des améliorations à apporter dans l'enseignement, imprimer un mouvement qui ne peut manquer de nous faire du bien.* La phrase n'est pas élégante, mais au moins elle est correcte, et j'ai tenu à me servir de vos expressions.

M. Piérard! M. Piérard! je garderai une place pour vous dans mon école. Vous pourrez y apprendre le français. On y ensei-

gnera aussi le latin que, m'a-t-on dit, vous ne connaissez pas. Adieu et désormais dormez tranquille.

Et vous, Canadiens, que l'on voudrait mêler à une querelle toute personnelle, je tiens, par rapport à vous, à préciser ma situation. On me disait, hier encore, pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre pays, puisque votre système est si bon ? Je ne suis pas resté dans mon pays parce que, pour le mettre en application en grand, il me fallait l'aide du gouvernement et que, dans les conditions où se trouve aujourd'hui la France, mes démarches pour obtenir cet aide n'ont pas abouti et ne pouvaient aboutir. D'un autre côté, le terrain ne me paraissait pas assez sûr sous mes pieds pour que je tentasse seul une œuvre dans laquelle, malgré la subvention qui m est allouée, j'aurai beaucoup d'argent à dépenser.

Depuis six mois, que je suis ici, je travaille chaque jour et je fais travailler de mon argent et sans avoir gagné un sou. A qui donc profiteront mes peines et mes fatigues, si ce n'est à vous et à vos enfants ? Ai-je l'intention, de garder pour moi seul les procédés dont je suis l'auteur. Non que je sache, puisque j'admets tout le monde a mon cours, même, MM. Toussaint, Piérard et de Beau Rivage. Mon seul but est de former des professeurs, et cela fait, je me reposerai.

Maintenant considérons les choses à un autre point de vue. Croyez-vous donc que mon intérêt soit de rester au Canada ? Je ne suis plus aujourd'hui dans les mêmes conditions

que celles dans lesquelles je suis venu ici. Mes travaux de latin sont complets, mes travaux de français fort avancés, mon exposé de méthode fait ; j'ai pour moi l'approbation de tous les journaux, l'approbation des hommes les plus compétents en enseignement ; et je suis persuadé que, si par l'entremise de M. le consul français, je m'adressais à la France, on m'accueillerait cette fois avec honneur.

Mais non, Canadiens, vous m'avez reçu et je travaillerai, pour vous d'abord ; mon œuvre est une œuvre canadienne et si je ne suis pas canadien par droit de naissance je le suis de cœur et autant que personne. J'appartiens à la race qui jadis a peuplé le pays et qu'alors on ne considérait pas comme étrangère. Ainsi donc pour conclure, je suis au Canada et j'y resterai malgré les Piérard, les Toussaint, et les Beaurivage. Un Breton ne cède pas si aisément.

LE CHAR DE TRIOMPHE.

Quand j'ai annoncé l'intention d'écrire dans les journaux pour y continuer l'exposé de mon système et traiter des améliorations à apporter dans tout l'enseignement, je n'entendais pas par là être chaque jour sur la brèche pour repousser les attaques de l'ennemi, ne sachant point alors avoir personne contre moi.

Pouvais-je croire en effet qu'après l'accueil

bienveillant, qui m'avait été fait à Québec, et dans une question du plus haut intérêt où la sympathie de tous semblait devoir m'être acquise d'avance, on eût attendu à six mois avant de m'attaquer? Comment n'aurais-je pas été surpris de voir des adversaires qui, *par dédain*, avaient pu se taire pendant si longtemps, sortir tout-à-coup de leur réserve?

Le mieux, je le sais, eut été de les laisser s'escrimer dans le vide avec leurs sabres de bois et de rire de leurs coups impuissants. Vouloir, comme je l'ai fait d'abord, répondre en détail à des articles mal écrits et mal pensés était certes leur faire beaucoup d'honneur. A ce compte-là, avec seulement dix pédants de leur trempe peu scrupuleux sur le style (car ils ne le sont guères), je me serais taille de la besogne.

J'ai donc bien fait d'en finir et de ne pas reconnaître plus longtemps au premier gratte-papier venu le droit de venir crânement, une plume d'oie à l'oreille, se camper sur mon chemin pour croiser le fer avec moi.

A mon humble avis, pour juger un système d'éducation, dont la base est la langue latine, il faut au moins savoir cette langue; et quiconque ne la connaît pas ou la connaît peu, doit prudemment se tenir à l'écart, s'il ne veut recevoir quelques horions.

Ceux-là seuls sont mes juges, qui ayant fait des études complètes, peuvent critiquer mes travaux en connaissance de cause et vous n'êtes pas de ceux là, M. Piérard; vous êtes donc incompétent et vous me paraissez assez

audacieux de refuser à ces MM. du Séminaire le droit de juger la question, quand vous, Piérard, qui ne savez pas le latin, prétendez pouvoir le faire.

Ah ! vous avez cru, en compagnie de votre ami Toussaint et du cher Beaurivage, vous coucher dans la poussière, à plat ventre sous les roues de mon char pour m'empêcher d'avancer ; mais braves gens, si j'avance, vous serez écrasés. J'entends déjà craquer vos os ; un sang noir et épais sort à gros bouillons de vos larges blessures et bientôt..... mais arrêtons-nous, arrêtons-nous, ce spectacle navrant me touche profondément. Encore un peu et je pleurerais. Mais qu'y faire ? On peut vous dire comme à l'autre. *Tu l'as voulu, Georges Dandin, tu l'as voulu !* Que diable aussi alliez-vous faire dans cette galère ! Allons ! conscrits, la main au képi et saluez poliment, tout jeune qu'il, est votre maître à tous. Dans la bataille, sachez-le mes amis, on donne et on reçoit des coups, et celui qui ne tue pas est tué. Dans cette alternative, vous le comprendrez, je pense, j'ai mieux aimé vous tuer que d'être tué par vous.

Mais calmez-vous, calmez-vous, le bouillant Achille, comme vous l'appelez, est rentré sous sa tente : il n'en sortira plus que pour attacher à son char de triomphe le corps sanglant du Troyen vaincu. Spectateur désormais impassible des combats qui se livreront, il ne veut plus que préparer ses armes pour la grande lutte à venir. Patience ! patience ! ça viendra !

LE CHANT DU CYGNE.

Piérard a un talent tout particulier pour délayer sa pensée. D'un style filandreux et sans vigueur, il peut en deux pages dire ce qu'un autre dirait facilement en dix lignes; mais dans son dernier article intitulé : *Mes adieux à M. Leroy*, et que j'appellerai moi : *Le chant du cygne*, il s'est surpassé. On voit qu'il prend plaisir à distiller goutte à goutte son tendre venin, et, tout heureux d'en être quitte à si bon compte, après avoir constaté que je n'ai rien inventé et que j'aurais dû le consulter pour faire quelque chose de bien, il me lance perfidement les phrases suivantes :

Le public, dit-il, *vous saurait gré d'apprendre quelle part vous faites à l'éducation dans votre école. Notre discussion aurait rassuré sous ce rapport les pères de famille. Car nous leur aurions prouvé que tous les professeurs pensent que l'atmosphère d'une école doit être religieuse.*

Ah ! vous leur auriez prouvé cela ! Eh bien moi ! je vais leur prouver autre chose, et, la grammaire en main, avec tous les professeurs, qui ne sont que des Piérards, je pense que les *qui* et les *que* en cascades, dont vous décorez votre prose, dénotent en vous un novice dans l'art d'écrire. Peut-on imaginer quelque chose de plus lourd, de plus obscur, de plus embarassé que cette phrase : *Nous leur aurions prouvé* que *tous les professeurs pensent* que *l'atmosphère d'une école doit être religieuse.* Je commence donc, M. Piérard, par vous coiffer

du bonnet d'âne; et maintenant à votre question je répondrai par une autre question.

Vous me demandez, bon apôtre, quelle doit être l'atmosphère d'une école ; et moi je vous demanderai : Est-il permis à un libraire de vendre à des enfants des livres, où, par tous les moyens possibles, on voit un père chercher à corrompre sa fille et, devenu professeur dans ce but, aller jusqu'à retrancher de l'histoire tout ce qui est beau pour ne lui présenter que le mal. Or j'ai en main un livre, imprimé à Bruxelles, qui a été vendu par un ancien libraire de cette ville, livre dangereux et mauvais, où sont entassées toutes les absurdités possibles, et je vous demande, M. Piérard : Est-il permis à un libraire, avec ou sans le patronage du clergé, de vendre un livre de ce genre. Question pour question, ma question vaut la vôtre.

J'en ai fini avec vous, M. Piérard, et je conclus en constatant que vous n'avez pu me trouver vulnérable qu'en un point, comme Achille. J'espère, M. Piérard, voir un jour, malgré vous, mon nom inscrit, en lettres d'or, entre les noms de Pestalozzi, de Jacotot et de tous les hommes qui ont sacrifié leur fortune et leur vie à l'éducation. Aucun d'eux à vingt-huit ans n'avait encore fait ce que j'ai fait.

Maintenant aboyez, hurlez, croassez ; Pierre Leroy n'a pour vous que du *dédain*. Vous avez commencé par ce mot; et c'est par ce mot, avec plus de raison, que moi je dois terminer et que je termine. Adieu !

UN MOIS APRÈS.

Hier, nous avions le plaisir d'accompagner le supérieur du collége de Sainte-Thérèse, M. Nantel, dans une visite à l'institution que le gouvernement provincial, sous l'inspiration de M. Ouimet, a confiée à M. Leroy, pour lui permettre de mettre en pratique son système d'enseignement.

Il y a un mois que M. Leroy opère sur trente-trois ou trente quatre élèves de tout âge, de 8 à 17 ans, et pris au hasard ici et là, mais presque tous connaissant à peine les premiers éléments du français et ignorant complètement le latin. Ce que nous avons vu nous a agréablement surpris, pour ne pas dire étonné; c'est au point que, commençant, comme les autres, par le doute, nous sommes arrivé à l'intime conviction que M. Leroy accomplira ce qu'il promet. Or, ce qu'il promet, c'est, avec son système, d'enseigner les langues anciennes et, comme conséquence, la langue française, dans tout au plus dix-huit mois. C'est-à-dire qu'un élève, après ces dix-huit mois d'enseignement, pourra rendre, sans hésiter, le français en latin ou en grec, et *vice versâ*.

Nous n'avons pas le temps d'analyser aujourd'hui ce système qui, s'il est adopté, doit révolutionner l'enseignement; mais nous le ferons plus tard, de manière à convaincre le lecteur que nous n'avons pas au hasard formé notre opinion sur une question d'une pareille gravité. Si tous ceux, qui nous lisent, ne sont

pas, de suite, impressionnés comme nous, au même degré, par le système Leroy, il n'en est pas moins vrai que, de tous les esprits sérieux, de ce côté-ci comme de l'autre côté de l'Atlantique, qui s'occupent de l'enseignement et de ses résultats sur les destinées de la société, personne n'est satisfait. A cette époque de mouvement, pour ainsi dire électrique, où tout le monde se hâte d'arriver à sa place, dans le sacerdoce, les professions libérales ou les affaires, le problème est encore à résoudre, savoir : la plus grand somme d'enseignement dans le plus court espace de temps, sans fatigue inutile et sans ennui pour les élèves.

Demandez aux hommes qui enseignent s'ils sont eux-mêmes satisfaits de l'ordre actuel de choses ; demandez-leur si, après avoir soumis toute une génération d'enfants à une épreuve monotone et ennuyeuse de neuf années, ils sont contents de l'œuvre accomplie et peuvent se dire, dans le for intérieur, que réellement ceux qu'ils livrent ainsi à la société en ont pour leur temps et pour leur argent. Nous avons entendu de la bouche même de quelqu'un de ces instituteurs de la jeunesse, ces mots significatifs :

" Nous ne voyons réellement que confusion et insuffisance dans le système actuel où tout certainement est à refondre et à refaire à neuf ; mais comment briser avec les préjugés d'une routine de tant de siècles, et qui aura le courage, ou mieux l'audace, de frapper les premiers coups et d'entrer résolûment dans la

voie nouvelle ? Nous sentons le besoin impérieux d'un changement, mais ce que ce changement doit être nous ne le connaissons pas encore, et nous demandons la lumière qui doit nous éclairer dans cette voie encore obscure et inconnue."

Oui, le préjugé, et surtout le long préjugé des siècles, est difficile à vaincre ; mais l'histoire ne nous fournit-elle pas de nombreux exemples des longs combats de l'humanité contre le préjugé de la routine, à l'égard de toutes les sciences qui ont marché à pas gigantesques, seulement quand l'homme a eu le courage de briser avec un passé qui le tenait dans l'ornière et dans la nuit. Que de merveilles accomplies dans l'astronomie, la chimie, la physique et toutes les branches de l'histoire naturelle, depuis le jour où, s'émancipant de l'empirisme, on a demandé à l'observation et à l'analyse les secrets de la nature et de ses mystérieuses synthèses ? L'enseignement seul de la jeunesse resterait-il donc fatalement condamné au procédé lent, incertain de la routine ; la clef du monde intellectuel et physique resterait-elle *mêlée* dans la serrure, quand l'homme, habitué à plus d'activité, attend impatiemment à la porte, pour entrer ? Nous ne le croyons pas, et c'est à cause de cela que nous osons élever la voix, dans cette circonstance, et à l'occasion du système de M. Leroy, pour inviter toutes nos institutions d'enseignement, sans exception, à essayer de diriger celui-ci dans une voie nouvelle et de faire au moins ce que l'on fait pour

l'industrie, c'est-à-dire tenter en petit, ce que l'on serait disposé à adopter en grand, si l'épreuve est satisfaisante.

Sait-on l'objection la plus spécieuse que l'on fait à ce système dont la rationalité saute aux yeux ? c'est, d'abord, que tout se fait dans la classe et, ensuite que l'élève termine ses études trop jeune pour prendre dans la société la place qui doit lui échoir. A la première objection il est facile de répondre que, si l'on apprend les langues mortes, en un temps aussi court, il en restera davantage pour apprendre les sciences et les spécialités auxquelles désirent se livrer respectivement les élèves ; c'est que les hommes mêmes qui désirent se livrer au commerce et qui, pour s'y identifier, ont besoin d'y entrer jeunes, pourront y arriver avec le bagage classique qui leur sera d'un incontestable avantage, quand, après avoir acquis la fortune, ils auront la louable ambition de donner leurs loisirs au service du pays.

A la deuxième objection, à savoir, que les élèves finiront leurs études à un âge où l'esprit n'est pas suffisamment mûr pour l'étude de la théologie, de la loi, de la médecine, etc., nous répondons qu'il est facile de remplir la lacune en enseignant aux élèves une multitude de choses utiles qu'il leur est important de savoir. Ils liront surtout, à cette époque où il est si important de lire, parce que c'est celle des loisirs et des impressions durables : on lit généralement si peu au collége. Dans tous les cas, ce ne peut pas être une raison pour leur

faire passer huit ou neuf ans à apprendre ce qu'ils peuvent réellement apprendre en quatre ou cinq.

Nous ne demandons pas à ceux qui enseignent de renoncer tout-à-coup au passé, de briser, de suite, avec autant de siècles, et avant d'être sûrs que la voie où l'on veut les faire entrer est la bonne ; mais il nous semble que la question est assez importante, par elle-même, pour nous induire à en tenter l'épreuve et à faire marcher, côte à côte, les deux systèmes, afin d'adopter le nouveau, s'il est préférable à l'autre, après l'épreuve, ou de le rejeter s'il ne justifie pas ses promesses. Que chaque collége, par exemple, ait une classe à part, une seule, soumise au système Leroy, pendant que le corps des élèves restera sous l'ancien régime. Nous ne demandons que six mois d'épreuve et si, après ces six mois, la classe exceptionnelle n'a pas donné les résultats promis, que l'on reste avec l'enseignement actuel, jusqu'à ce que l'on ait trouvé, s'il est possible, un autre moyen plus certain d'arriver au but.

EXPÉRIENCE PASSE SCIENCE.

Les inventeurs n'ont pas l'habitude de profiter de leurs inventions, et il a tenu à peu de chose que je ne fusse moi-même un exemple de ce fait malheureusement trop vrai. Il fallait, pour réussir, que je vinsse au Canada,

dans un pays où, grâce à Dieu, les Toussaints sont en minorité ; et je remercie le peuple canadien de n'avoir pas pris parti contre moi dans la guerre déloyale qui m'a été faite par des gens personnellement interessés à me voir échouer. Ils ont été jusqu'à m'appeler un *chevalier d'industrie !* Aussi ne les ai-je pas ménagés et ils auront à se repentir de m'avoir attaqué et surtout de m'avoir attaqué malhonnêtement.

Je n'avais d'abord l'intention de faire mon examen qu'après six mois; mais, pour leur fermer la bouche, je l'ai avancé de trois mois et le 28 novembre 1874, j'invitais amis et ennemis à venir juger par eux-mêmes des résultats magnifiques obtenus en trois mois. On lira plus loin le compte-rendu des journaux ; mais auparavant je veux encore caresser quelqu'un. En garde ! M. Lacasse.

LES GRANDES OREILLES DE M. LACASSE.

Monsieur Lacasse est professeur à l'Ecole Normale, et auteur d'une grammaire de Lhomond *considérablement augmentée*, lisez : *considérablement embrouillée.*

Hier, M. Lacasse était, paraît-il, venu à mon examen avec l'intention, je le suppose charitablement, de constater les progrès de mes élèves. Je dois l'en remercier.

Mais M. Lacasse ne sait pas tenir sa langue, et je viens d'apprendre par hasard que ce

brave homme, *à mine de fouine*, prétendait hier pendant la séance, j'aurais bien voulu le savoir alors, que mes interrogations étaient préparées et que j'aurais dû faire interroger mes élèves par d'autres que par moi.

M. Lacasse vous avez pourtant de grandes oreilles ! D'où vient donc que vous entendez si mal ? Si vos oreilles étaient aussi bonnes que votre langue est méchante, elles vous auraient dit, cher homme, qu'à plusieurs reprises j'ai demandé au révérend M. Hamel, à l'honorable Cauchon, à l'honorable Ouimet et à d'autres, de les interroger et que ces personnes, qui vous valent, M. Lacasse, ont cru la chose inutile puisqu'elles ont refusé et qu'elles ont préféré suivre l'expérience.

Mais, M. Lacasse, il ne faut pas croire que vous en serez quitte à si bon compte. J'ai un vieux levain contre vous ; et, si je sais être reconnaissant envers ceux, qui m'ont protégé, je ne lâche pas prise aisément quand je mets la dent sur quelqu'un. Demandez plutôt à l'ami Piérard et au bon Toussaint.

M. Lacasse, vous n'êtes pas sans vous rappeller cette charmante visite que vous me fîtes jadis, pour m'offrir votre protection, sous le prétexte, qui le croirait ! que les Français n'ont pas bonne réputation par ici, et où... mais... Ne niez pas, j'ai des témoins. Vous trouviez mon système si remarquable alors que vous avez commencé par me dire : *votre système* et le *mien* c'est *tout un.*

Je vous soupçonne, M. Lacasse, d'avoir écrit contre moi ce sot article signé : *quand il vous*

plaira; et j'aurais été fâché de ne pas vous démasquer. Je me moque de vous tout comme des autres et, vous le voyez, je ne prends pas de mitaines pour le dire.

Il me manquait encore une *caricature* pour mon musée ; M. Lacasse, vous êtes cette caricature. Venez par ici que je vous accroche. Tiens! vous avez justement une boutonnière à votre veste. Voilà un clou. *Accroché.*

(Extrait du journal *le Canadien.*)

Nous prions M. Leroy de croire que c'est par pure inadvertance que nous avons omis d'annoncer la séance littéraire qui a eu lieu hier au soir, à l'ancien bureau de Poste, petite rue Sainte-Anne, pour montrer à quels beaux résultats M. Leroy est arrivé avec ses élèves après seulement trois mois de travail. Voici le programme de la soirée :

1ère partie.

1° Explication générale de la méthode et distribution dans la salle d'environ deux cents exemplaires des différents travaux.
2° Terminaisons des déclinaisons, et ensuite les terminaisons étant écrites sur le tableau, les élèves en donneront la quantité.
3° Terminaisons des verbes. Indicatif présent et temps qui en dérivent, et ensuite ces terminaisons étant écrites sur le tableau, par conjugaisons, en donner la quantité.

4° Terminaisons des verbes. Indicatif parfait. Supin et infinitif présent et temps qui en dérivent. En donner la quantité.

5° Marquer la quantité des vers tirés de l'épisode de Nisus et Euryale, en donnant les règles de la quantité et, la quantité étant marquée, scander ces vers.

6° Composer quelques vers déjà faits en classe, en faire d'autres non encore composés.

2e. partie.

1° Temps primitifs des verbes qui se trouvent dans le thème de récapitulation, et dans les dix premiers numéros de la guerre des Helvétiens. (Environ trois cents lignes de latin.)

2° Formation des temps à l'actif et au passif, et former ensuite à l'actif et au passif un certain nombre de temps dérivés de quelques verbes difficiles.

3° Sur le français mot à-mot de la guerre des Helvétiens, donner le latin. Cela fait, donner la construction et le mot-à-mot sur le latin. Donner ensuite le latin des mots français pris au hasard et *vice versâ*. Environ quatre cent cinquante lignes de latin, (César). Règles de construction.

4° Faire des phrases françaises composées avec les mots qui sont dans les quinze premiers numéros de la guerre des Helvétiens.

5° Manière de se servir de mes travaux pour faire un thème et une version.

Parmi les personnes distinguées qui assis-

taient à cette séance, on remarquait les messieurs suivants : Le Recteur de l'Université, l'hon. M. Ouimet, l'hon. M. Cauchon, M. Delagrave, Recorder, l'hon. C. E. Panet, Rév. Père Rester, Rév. M. Laliberté, les abbés Papineau, Matte, Trudel, M. Giare, le Dr. H. Larue, J. Casgrain, M. P., ainsi qu'un grand nombre d'instituteurs et de parents des élèves, car il y avait salle comble.

Avant de procéder à l'examen des élèves, M. Leroy adressa la parole aux assistants et expliqua en quelques mots son système d'enseignement et montra quels résultats il avait obtenus depuis trois mois avec ses élèves dont le plus grand nombre n'avait aucune idée du latin.

M. Leroy distribua ensuite les livres qui sont à l'usage des élèves et qui contiennent les méthodes du professeur, et après avoir expliqué successivement le système de chacun de ces livres, les élèves furent interrogés sur les matières qu'ils avaient étudiées depuis trois mois. En somme l'assistance semble avoir été satisfaite des efforts déployés par M. Leroy et des succès *inattendus* remportés par les élèves.

(Extrait du journal l'*Événement*.)

L'assistance, qui se trouvait hier à la séance du professeur Leroy était, nombreuse et choisie. Tous ceux qui s'intéressent au progrès de

l'éducation dans notre ville et dans le pays, s'y étaient rendus. L'intérêt était piqué à un haut degré. Le système du professeur, faisant faire aux jeunes élèves des progrès extraordinaires en quelque temps, n'a pas manqué d'abord, on le sait, de soulever des critiques ; remis à neuf devant le public, il ressuscitait les commentaires favorables et défavorables.

La réunion était choisie. On y remarquait M. Hamel, recteur de l'Université Laval, l'hon. C. E. Panet, l'hon. M. Cauchon, l'hon. M. Ouimet, S. H. le Recorder, le P. Resther, l'abbé Laliberté, les abbés A. Papineau, Matte et Trudel, M. Giard, le Dr. LaRue, M. F. X. Junot, M. J. Casgrain, M. P., etc.

On a été fort surpris de voir les connaissances considérables acquises en trois mois par les jeunes élèves. Le professeur les a soumis à un examen sévère sur les branches qu'ils avaient étudiées, et tous ont fait preuve d'un savoir solide et raisonné.

Les partisans du nouveau système sont revenus enchantés du succès de l'épreuve, et ses adversaires déclarés n'ont pas pu s'empêcher de dire que le résultat était étonnant.

Le professeur Leroy, a annoncé que dans quatre mois il inviterait le public à un nouvel examen, et que cette fois les élèves seraient assez ferrés sur le français pour ne pas faire *une seule faute.*

ÉCOLE DE M. LEROY.

(Extrait du *Journal de l'Instruction Publique.*)

Nous avons déjà parlé, dans un précédent numéro, de la méthode d'enseignement de M. Leroy. Depuis le mois de septembre, M. Leroy a eu, sous sa direction, une classe assez nombreuse pour lui permettre de faire l'application à peu près complète de son système. Le 2 novembre dernier, il invitait le public à un premier examen de ses élèves.

Nous avons déjà eu occasion d'affirmer la confiance que nous avions dans ce système. Nous sommes heureux de constater, par les résultats obtenus aujourd'hui, que cette confiance avait sa raison d'être et que les faits l'ont pleinement justifiée.

Des élèves de trois mois de latin ont fait des thèmes et des versions avec plus de facilité et moins de fautes que les élèves ordinaires d'une année. L'application de cette methode à la langue française et, de fait, à toutes les autres langues, produit des resultats également satisfaisants.

L'auditoire extrêmement nombreux, qui avait répondu à l'appel de M. Leroy, a su témoigner, par ses applaudissements, son admiration pour le courageux professeur qui, possesseur d'une grande idée, a travaille sans relâche à la mettre au jour, sans se laisser abattre par le zèle inconcevable qu'ont deployé certaines personnes dans le but d'étouffer cette idée ou de l'empêcher de se produire dans tout son éclat.

M. Leroy a maintenant donné les preuves qu'il avait promises, et son succès final ne présente plus de doute aux yeux des personnes compétentes et impartiales. Nous n'en voulons d'autre preuve que l'approbation flatteuse de M. le grand-vicaire Hamel, recteur de l'Université-Laval.

Le seul reproche que l'on puisse faire au système de M. Leroy, c'est la somme énorme de travail qu'il exige de la part du professeur. Mais il est juste de dire que M. Leroy se trouve dans des circonstances tout à fait spéciales et qu'il est obligé de faire à lui seul ce qui devrait être réparti entre plusieurs professeurs. Nous ne doutons pas que cet excellent système ne soit, dans quelques années, adopté par la plupart de nos maisons d'éducation. Une fois mis en opération, il n'aura plus besoin d'être recommandé ; il a en lui-même un mérite qui s'impose dès le premier essai.

LE SYSTÈME D'ENSEIGNEMENT LEROY.

(Extrait du *Journal de Québec.*)

Jeudi soir, l'ancien Bureau de Poste était littéralement rempli d'un auditoire d'élite désireux de voir à l'œuvre un homme qui promet des résultats jusque-là inouis dans l'enseignement et dont le système, s'il donne ce qu'il promet, doit complètement révolu-

tionner non-seulement l'enseignement classique, mais l'enseignement à tous les degrés, à partir de l'enseignement primaire et ainsi conférer au monde un bienfait dont il est impossible de mesurer l'étendue. En un mot M. Leroy veut faire, pour l'enseignement, ce que l'on fait pour les sciences de tous les noms, les arts, le commerce et l'industrie, arriver au but par le chemin le plus court possible.

Dans un moment nous indiquerons succinctement les principes sur lesquels s'appuie cette méthode remarquable et qui mise en pratique, jeudi soir, a fait dire à un professeur universitaire : *c'est prodigieux.*

Avant de passer outre, donnons le nom des personnes qui étaient venues surprendre le système sur le fait et le juger dans la pratique : M. le grand-vicaire Hamel, Recteur de l'Université-Laval, le Révérend Père Resther, MM. les abbés Laliberté, Papineau, Trudel, Matte et Marcoux, les honorables MM. Panet, Ouimet et Cauchon, M. Delagrave Recorder, M. Giard député-surintendant de l'instruction publique, M. Gasgrain, MM. les docteurs Lemieux et La Rue, professeurs de l'Université, M. Juneau, inspecteur d'écoles, MM. Létourneau et Lacasse, professeurs à l'Ecole-Normale, M. le protonotaire Burroughs, M. Louis Bilodeau, MM. P. Légaré, La Rue, Cyrias, Pelletier et Montambault avocats et un grand nombre d'autres dont les noms nous échappent. Les dames formaient une portion notable de l'auditoire.

M. Leroy a fait précéder son examen de quelques remarques préliminaires dont nous allons tâcher de donner la substance.

" Malgré tous mes travaux, a-t-il dit, sans " la bienveillance des Canadiens et en parti- " culier de M. le grand-vicaire Hamel, qui, " le premier m'accueillit et m'encouragea, de " l'honorable M. Ouimet, qui a mis un local à " ma disposition, et de l'honorable Cauchon, " qui m'a aidé de la puissance de sa plume, " j'eusse abandonné la tâche. Je dois donc à " ces hommes au moins la moitié de mes " succès et je leur en témoigne ici ma recon- " naissance. (Applaudissements)

" La première objection qui me fut faite " par des hommes sérieux, c'est que mon " système n'était pas applicable en grand, et " moi-même, n'ayant pas l'expérience de ce " qu'il était capable de produire, je répondis " que je ne pouvais entreprendre d'instruire " plus de douze élèves à la fois. Cependant le " nombre de ceux qui sont ici présents est de " trente et ce nombre pourrait, sans incon- " vénient, être porté à quarante. La question " de savoir si le système est applicable en " grand est donc résolue affirmativement. " Vous allez voir quel est le résultat obtenu à " la suite de seulement trois mois d'essai. Et " pourtant l'épreuve n'a pas été faite dans les " conditions voulues, puisqu'il a fallu faire au " fur et à mesure tous les livres qui servent à " mon enseignement. J'ose donc affirmer que " le jour où débarassé de tout souci étranger " je n'aurai à m'occuper que de mettre le

" système en pratique, je pourrai faire en
" deux mois ce que j'ai fait en trois.
" J'aime à vous faire remarquer que, parmi
" ces élèves qui varient d'âge, de huit à douze
" ans, et qui, à l'exception de quelques-
" uns ne savaient pas un mot de latin en
" arrivant ici, plusieurs ne suivent mon cours
" que depuis six semaines environ. De plus,
" parce que j'étais obligé de précipiter un
" résultat, que vous pouvez juger aujourd'hui,
" je n'ai pas rendu pleine justice à tous mes
" élèves, négligeant un peu pour le moment,
" ceux qui n'allaient pas aussi vite que les
" autres; mais dans les conditions normales
" de l'enseiguement tout cela devra dispa-
" raître."

Tout en donnant l'explication de son système, M. Leroy a passé en revue les travaux qu'il réclamait de lui et qui sont :

1° Réforme de l'enseignement. Exposé du système.
2° Grammaire latine en trois tableaux.
3° Phrase canevas (base du système).
4° Copies imprimées pour declinaisons et verbes.
5° Epitome Historiæ Sacræ (avec dictionnaire correspondant.)
6° Cours de thèmes et abrégé de grammaire (dictionnaire correspondant).
7° Thèmes, règles et vie d'Agésilas (dictionnaire correspondant).
8° Guerre des Helvétiens (ordre méthodique et dictionnaire).

9° Guerre des Helvétiens (construction et mot-à-mot français).
10° Versions latines. Extraits des prosateurs (avec dictionnaire).
11° Versification. Extraits des poètes latins (prosodie et dictionnaire)
12° Application du système au Pro Milone.

Le système est encore incomplet pour le français et le grec. M. Leroy a cependant inventé un nouveau système de lecture, il a fait une grammaire française en deux tableaux. Il a fait aussi une arithmétique.

Avec tous ces ouvrages qui sont peu volumineux et peu coûteux, mais qui sont complets en eux-mêmes il entend diriger l'élève depuis son premier pas jusqu'à son dernier, dans le sentier qui doit le conduire au but, et l'y conduire sûrement.

Ses travaux se résument ainsi : 1° direction précise pour les élèves et les professeurs ; 2° moindre fatigue pour les uns et les autres ; 3° économie de temps et plus d'intérêt aux choses enseignées ; et 4° économie dans l'achat des livres.

M. Leroy s'insurge contre " la méthode " généralement suivie dans les colléges et qui " consiste à prendre chacune des règles de la " grammaire latine pour base de l'enseigne- " ment de chaque jour, et croit pouvoir la " remplacer avec avantage. Cette méthode a, " pour lui, le grand tort d'exiger beaucoup de " temps et de ne pas donner aux différentes " règles le degré d'importance qu'elles ont en " réalité. Car la phrase se compose d'éléments

" dont les uns reviennent sans cesse, ce sont
" les éléments principaux, et dont les autres,
" quoique toujours susceptibles d'entrer dans
" une phrase, reviennent plus ou moins
" souvent : ce sont les éléments secondaires."

M. Leroy part de là pour diviser les règles en deux classes, les principales et les secondaires. Les premières, qui sont très-peu nombreuses, demandent à être très-bien connues de l'enfant dès le principe

" Les secondes, qui sont en grand nombre,
" peuvent n'être apprises que peu à peu par
" la pratique. Il suffit de savoir où les trouver
" méthodiquement, chaque fois qu'on en a
" besoin. C'est pour cela qu'ont été faits ses
" travaux de grammaire. Aussitôt qu'un
" enfant en a la clef il s'en sert aisément pour
" trouver toutes les règles qui lui sont neces-
" saires.

" Comme conséquence des tableaux, est
" venu un autre travail, où *tous les eléments*
" *possibles* d'une phrase sont groupés de
" manière que l'enfant puisse décomposer
" tous ses devoirs, thèmes ou versions. Cette
" *phrase-type*, tirée à nombreux exemplaires,
" constitue la base du nouveau système.
" Grâce à elle, et aux autres travaux, que j'ai
" composés, depuis, toutes les difficultés de
" *grammaire*, de *construction* et de *dictionnaire*
" se trouvent aplanies; et l'enfant, sous la
" direction de son professeur, oblige de se
" rendre compte sans cesse des divers élé-
" ments de chaque phrase, arrive bientôt à

" saisir les principes généraux et philosophi-
" ques, qui président à la constitution intime
" de toutes les langues.

" Au lieu de se perdre dans des études fati-
" gantes, où la mémoire et la routine ont
" trop de place et le raisonnement pas assez,
" il voit son travail méthodiquement simplifié
" et il apprend à tout approfondir. Plus de
" devoirs longs et ennuyeux, mais une dissec-
" tion savante et minutieuse, qui ne laisse
" rien dans l'ombre et qui ne peut manquer,
" on le comprendra, d'avoir les plus beaux
" résultats non-seulement au point de vue de
" la langue considérée en elle-même, mais
" aussi au point de vue des études postér-
" rieures. Car il ne faut pas oublier que tout
" s'enchaîne dans l'enseignement et que les
" connaissances déjà acquises aident à en
" acquérir de nouvelles.

" Mais si ce système est utile à l'élève, il ne
" l'est pas moins au professeur, qui n'a plus à
" corriger des devoirs faits en dehors de lui ;
" mais qui doit au contraire, les faire com-
" poser en sa présence, et, par des interro-
" gations successives, (*méthode socratique*)
" diriger et soutenir ses élèves dans leur
" travaux. Il devient ainsi professeur en pro-
" fessant. *Fabricando fit faber.*

Dans un opuscule qui a pour titre *Etudes des langues, Réforme de l'enseignement*. M. Leroy entre plus avant dans le cœur de la question. Nous ne pouvons en citer que quelques mots, parce qu'un article de journal doit avoir des limites ; mais nous reviendrons plus d'une fois

sur cette importante question de l'enseignement qui est, pour ainsi dire, tout pour notre pays. Le professeur a trouvé, dans une page de Jules Simon, la justification et, dans le succès auquel nous assistions, jeudi, la récompense de ses efforts.

" M. Jules Simon, dit-il, exposant de quelle " manière défectueuse et irrationnelle se fait " aujourd'hui une classe s'exprime ainsi :

" L'élève, dit-il, verra ses camarades à " l'œuvre. Ces procédés de l'intelligence, " qu'il n'est point capable d'observer direc- " tement en lui-même, il n'aura point de peine " à les suivre sur son voisin, cherchant tout " haut devant lui. Dix bonnes copies lues en " classe ne valent pas la vue immédiate d'un " bon esprit, qui travaille à decouvert. L'ou- " vrier n'apprend-il pas son métier en regar- " dant travailler son patron et ses compa- " gnons ?

" Ainsi l'activité, le mouvement, l'attrait " se substituent à la somnolence et à l'ennui. " On attend l'heure de la classe ; on se s'y " borne plus à écouter, on parle ; et quand on " écoute, c'est en se préparant à payer soi- " même de sa personne.

" Aujourd'hui, c'est à l'étude surtout que " l'élève travaille, puisque c'est là qu'il fait " ses devoirs, et que dans la classe, il n'a plus " qu'à écouter. La classe est surtout consacrée " à la dictée des devoirs pour le lendemain et " à la correction des devoirs de la veille. " L'élève y est purement passif. C'est moins " une classe qu'une inspection. Le professeur

" s'assure qu'on a travaillé. La correction des " devoirs n'intéresse jamais que celui qui lit " sa copie; elle n'instruit pas les autres, et " n'excite pas même leur attention. L'explication des auteurs est étouffée par la récitation, la dictée, la correction; c'est à peine " si elle dure quinze à vingt minutes. Elle " devrait être le fond même de la classe; c'est " le seul moment, où l'élève travaille réellement sous les yeux de ses condisciples et " sous la direction de son maître. Ce temps " d'activité, qui est si peu de chose dans nos " classes devrait être tout : *ce serait la grande " réforme.*—(JULES SIMON.)

" Eh bien, cette grande réforme, que " demande M. Jules Simon, je crois l'avoir " accomplie, et, dans quelques minutes j'espère " le prouver; mais je tiens, dès maintenant, à " vous faire sentir l'analogie qui existe entre " mes idées et celles de cet homme si remarquable comme professeur. Nous exprimons " les mêmes pensées, lui dans une magnifique " amplification, moi dans une seule phrase " que voici :

" *La méthode nouvelle diffère du système " actuellement suivi, en ce que le professeur, au " lieu de corriger des devoirs faits en dehors de " lui, préside au travail de l'enfant et peut ainsi " résoudre ses difficultés à mesure qu'elles se produisent.*"

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il a établi à la lettre, à l'admiration des uns et à l'étonnement des autres, la vérité de sa

méthode et les promesses qu'il en faisait attendre.

Après trois mois d'étude, des élèves, qui ne savaient pas auparavant un seul mot de latin, ont montré une connaissance parfaite de l'analyse grammaticale, des conjugaisons des verbes et des déclinaisons des noms, ont pu traduire César en français et du français le remettre en latin, scander des vers, en montrant une connaissance surprenante de la prosodie, former même des vers, dont la construction avait été changée auparavant, et tout cela en vertu de règles dont ils avaient la parfaite connaissance et qu'ils énonçaient sur le champ. Ce résultat étonnera ceux qui n'ont pas vu, mais il est réel. Cependant tout extraordinaire qu'il soit, M. Leroy nous en promet un plus extraordinaire encore pour la fin de l'année, car ses élèves qui, outre le latin, savent déjà beaucoup de français, ont déjà vu toute l'arithmétique et commencé l'étude de la géométrie, auront à rendre compte de toutes ces matières d'une manière plus complète, dans un prochain examen. Si nous ne nous trompons pas cet examen sera divisé en trois séances, une pour le latin, comprenant la traduction des poètes et des prosateurs les plus célèbres, sans en excepter le plus difficile de tous, Tacite; la seconde pour le français; la troisième pour l'arithmétique et la géométrie. Tout cela se sera accompli en huit mois au plus!

Après cette épreuve, si elle est aussi décisive que celle de jeudi, comment nos grandes

institutions d'enseignement pourraient-elles rester indifférentes et continuer à rester dans l'ornière de la routine ? Nous dirons plus, comment pourraient-elles y rester sans péril, surtout quand M. Leroy offre de mettre, en moins d'une semaine, les professeurs en état d'enseigner aussi bien que lui d'après son système et qu'il offre à tous ses services gratis.

Un auditeur nous apportait, hier le calcul suivant, qui montre son esprit pratique :

" S'il est constaté que la méthode d'enseigement Leroy est bonne et que, par le " moyen de son système, on puisse réduire les " études de la jeunesse de 10 à 6 ans, le pays " bénéficiera, annuellement, de $48,000,000, " le nombre des familles canadiennes étant " d'environ 800,000.

Cependant, il serait impossible de prendre ces calculs à la lettre, parce que toutes les familles, tant s'en faut, ne font pas subir un cours classique à leurs enfants. Aussi, si cette économie d'argent pour le plus grand nombre des familles, est très-sérieuse, l'économie de temps l'est bien davantage, non-seulement pour les élèves des cours classiques, mais encore pour les enfants des districts ruraux qui passent tant d'années dans les écoles élémentaires, le plus souvent sans presque y rien apprendre, et dont le travail manuel serait d'une si grande valeur pour les parents.

Pour nous tous qui avons connu les longues et pénibles épreuves du cours classique, le résultat de jeudi n'avait-il pas quelque chose

de " prodigieux " et même d'incompréhensible ?

Comme tout se fait en classe et sous l'œil du professeur, l'on s'est demandé ce que fera l'élève, dans les intervalles des classes. Il fera ce qu'il ne peut faire maintenant, il lira. Or, la lecture c'est les quatre cinquièmes de l'enseignement, car sans cet entretien soutenu de l'élève avec l'histoire, la littérature et la science, que vaut un cours classique ? Très-peu. Et aussi ceux qui se distinguent, après avoir laissé le collége, ne sont pas ceux, généralement, qui ont fait les meilleurs thèmes, au point de vue des règles, mais ceux qui ont beaucoup lu.

La queue du chien coupée.

Alcibiade avait, dit-on, un chien d'une grande valeur, qui lui coûtait, je crois, six mille drachmes. La queue de ce chien était surtout magnifique et faisait, paraît-il, l'admiration de tous les Athéniens. Alcibiade la fit couper et à ses amis, qui lui en faisaient le reproche, il répondit : *J'aime mieux, que les Athéniens s'occupent de moi en mal que de ne pas s'en occuper du tout.*

A l'exemple d'Alcibiade, et à défaut de louanges, je suis très-flatté qu'on me dise des sottises; mon système en profite et je serais vraiment fâché qu'on ne continuât pas.—On a écrit une brochure contre moi ! mais c'est

parfait ! On l'a tirée à huit cents exemplaires ! Mais c'est charmant ! Vive Lippens ! agneau couvert d'une peau de loup. Vive Lippens !

UN SOT PLAGIAIRE.

Maître Lippens n'est pas tout-à-fait un inconnu pour moi ; et, depuis déjà du temps, je savais qu'il se préparait à *pondre* quelque chose. Aussi étais-je dans l'attente d'un grand événement ; mais, hélas ! la montagne en travail accouche d'une souris. Si c'était encore une jolie petite souris ; mais non, c'est le plus affreux rat que la terre ait porté, un avorton de rat, mal triflé, mal peigné, mal bâti, aussi laid dans son genre que Piérard l'est dans le sien : ce qui n'est pas peu dire. Il n'est pas un écolier, si peu fort qu'il soit, qui voulût se reconnaître comme le père d'un marmot si mal constitué ; et, pour prouver à tous que notre loup n'a encore que des dents de lait, je vais reproduire toute sa première page. Ce n'est pas un extrait des *Lettres Persanes*, c'est un plagiat sottement fait ; et *Montesquieu* se chargera lui-même de donner une leçon à M. Lippens. Car il ne suffit pas, mon garçon, pour écrire convenablement une page de français, de prendre çà et là des phrases dans un grand écrivain, et de les mettre, vaille que vaille, à la suite les unes des autres ; il faut encore :

Que d'un art délicat, les pièces assorties,
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Or l'à propos est une qualité, que vous ne paraissez pas connaître ; et votre livre, qui n'a ni queue, ni tête, ni rime, ni bon sens, est un ramassis de toutes espèces de choses mal cousues et prises un peu partout.

" Et, *dit Montesquieu*, de tous les hommes, " il n'y en a point que je méprise plus que ces " *écrivassiers*, qui vont de tous côtés chercher " des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils " plaquent dans les leurs, comme des pièces " de gazon dans un parterre : ils ne sont point " au-dessus de ces ouvriers d'imprimerie qui " rangent des caractères, qui, combinés en- " semble, font un livre où ils n'ont fourni que " la main. Je voudrais qu'on respectât les livres " originaux ; et il me semble que c'est une " espèce de profanation de tirer, *à tort et à* " *travers*, les pièces qui les composent du " sanctuaire où elles sont, pour les exposer à " un mépris qu'elles ne méritent point. "

M. Lippens, comment trouvez-vous ça ? Quelle douche ! ! ! Quelle douche ! ! ! Elle est presqu'aussi forte que celle que vous avez reçue, l'autre jour, à l'Institut Canadien, quand, dans un groupe de jeunes gens, l'un d'eux, qui n'avait pas l'honneur de vous connaître, vous comparait à une chauve-souris.

Ah ! vous avez fait une brochure ! Eh bien, je souhaite que vous la vendiez à nombreux exemplaires. Car il n'est pas un homme de quelque valeur, qui, après l'avoir lue, ne dise, comme moi : M. Lippens, *vous n'êtes qu'un imbécile.*

—

LETTRE D'UN PERSAN, PAR MONTESQUIEU.

Tout ce qui est écrit en lettres italiques a été *plagié* par M. Lippens, sauf quelques endroits où il a cru devoir plus ou moins complètement *lippenniser* Montesquieu :

" *Hier matin, comme j'étais au lit, j'entendis* " *frapper rudement à ma porte, qui fut soudain* " *ouverte ou enfoncée par un homme avec qui* " *j'avais lié quelque société, et qui me parut tout* " *hors de lui-même.*

" Son habillement était beaucoup plus que " modeste ; sa perruque de travers n'avait pas " même été peignée ; il n'avait pas eu le temps " de faire recoudre son pourpoint noir, et il " avait renoncé pour ce jour-là aux sages pré- " cautions avec lesquelles il avait coutume de " déguiser le délabrement de son équipage.

" *Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous* " *tout aujourd'hui ;* j'ai mille emplettes à faire, " et je serais bien aise que ce soit avec vous. " Il faut premièrement que nous allions, rue " Saint-Honoré, parler à un notaire qui est " chargé de vendre une terre de cinq cent " mille livres ; je veux qu'il me donne la pré- " férence. En venant ici, je me suis arrêté un " moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai " loué un hôtel deux mille écus, et j'espère " passer le contrat aujourd'hui.

" *Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallait,* " *mon homme me fit précipitamment descendre.* " Commençons, dit-il, par acheter un carosse, " et établissons l'équipage. En effet, nous " achetâmes non-seulement un carosse mais

" encore pour cent mille francs de marchan-
" dises, en moins d'une heure ; tout cela se fit
" promptement, parce que mon homme ne
" marchanda rien, et ne compta jamais ; aussi
" ne déplaça-t-il pas. *Je rêvais sur tout ceci, et*
" *quand j'examinais cet homme, je trouvais en*
" *lui une complication singulière de richesses et*
" *de pauvreté, de manière que je ne savais que*
" *croire.* Mais enfin je rompis le silence, et, le
" tirant à part, je lui dis : Monsieur, qui est-
" ce qui paiera tout cela ? *Moi, dit-il ; venez*
" *dans ma chambre, je vous montrerai des trésors*
" *immenses et des richesses enviées des plus*
" *grands monarques ; mais elles ne le seront pas*
" *de vous, qui les partagerez toujours avec moi.*
" Je le suis, nous grimpons à son cinquième
" étage, et, par une échelle nous nous guidons
" à un sixième, qui était un cabinet ouvert
" aux quatre vents, dans lequel il n'y avait
" que deux ou trois douzaines de bassins de
" terre remplis de diverses liqueurs. (Ici
" Lippens a lippennisé), voici comment il
" écorche Montesquieu, qui n'en peut mais : *Je*
" *le suis, dit-il, nous montons un escalier, il me*
" *pousse dans une chambre où il y avait un grand*
" *tas de tableaux.* (Puis il rend la parole à
" Montesquieu). *Je me suis levé de grand ma-*
" *tin,* continue Montesquieu, *et j'ai fait d'abord*
" *ce que je fais depuis six ans, qui est d'aller*
" *visiter mon œuvre ; j'ai vu que le grand jour*
" *était venu qui devait me rendre plus riche*
" *qu'homme qui soit sur la terre.....* Voyez vous
" cette liqueur vermeille. (Lippens dit :
" *Voyez-vous ces tableaux*). *Elle a à présent*

" *toutes les qualités que les philosophes deman-*
" *dent* pour faire la transmutation des métaux.
" J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui
" sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un
" peu imparfaits par leur pesanteur. *Ce secret*
" *que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond*
" *Lulle et un million d'autres cherchèrent*
" *toujours, est venu jusqu'à moi, et je me trouve*
" *aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel*
" *que je me serve de tant de trésors qu'il m'a*
" *communiqués pour sa gloire!* (Lippens a
" quelque peu lippennisé cette phrase.)

" *Je sortis, et je descendis, ou plutôt je me*
" *précipitai par cet escalier, transporté de colère*
" *et laissai cet homme si riche dans son hôpital.*
" *Adieu.*"

Si tous nos écrivains venaient ainsi retirer, une à une, leurs *plumes salies* de la brochure de Lippens, que resterait-il à notre geai? Rien.

Je pourrais m'en tenir là; mais le bon Lafontaine me tourmente pour que je vous lise encore une toute petite fable, qui vous convient à merveille et que vous apprécierez, j'en suis sûr. Ecoutez donc, cher!

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un paon muait: un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut: il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte:
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui:
Ce ne sont pas là mes affaires.

LA CAUSE EST ENTENDUE.

L'envie est de tous les temps et de tous les climats. Toujours inquiète et souvent venimeuse comme la vipère, elle mord ou tâche sans cesse de mordre quelqu'un ou quelque chose. Le succès d'autrui l'empêche de dormir. Nous en avons une preuve toute récente dans une brochure qui a pour père responsable et putatif un certain M. Lippens, que nous ne connaissons pas et ne désirons pas connaître, mais qui, dans tous les cas, présente au public de Québec, un triste certificat de bonne conduite, de bonne éducation et de capacité. Et pourtant on nous assure que cette comédie de bas fond et de pauvre esprit a été revue et corrigée, chaque soir, chez un M. Piérard, son *alter ego*, en présence, nous assure-t-on, de la plupart des professeurs de l'École Normale qui auraient, eux aussi, horreur de la méthode nouvelle. Il est de toute importance pour eux qu'ils dégagent leur responsabilité de cette production si triste de forme et de fond, et du compagnonnage de ces deux individus, surtout si..... Nous avons les noms de ces professeurs, mais nous nous abstiendrons de les nommer, pour le moment. S'ils en veulent à M. Leroy, ce ne peut être une raison pour qu'ils s'accrochent à la première épave que les tempêtes de là-bas les vents et les courants peuvent pousser sur nos rivages. Si le système actuel, qu'ils pratiquent, leur est cher, ils sont tenus d'en prouver l'efficacité par leur enseignement et

non par des choses comme celle que nous avons sous les yeux.

Le combat loyal dans le champ clos de l'enseignement, voilà celui et le seul qu'ils doivent rechercher et que nous avons conseillé à M. Leroy lui-même, quand il se croyait obligé de rompre une lance avec ses envieux adversaires. Sortir de là, c'est s'avouer impuissant et vaincu et se condamner d'avance à une humiliante déroute. Si le système de M. Leroy est bon, comme nous le croyons, il triomphera soyez-en sûrs, et vous vous serez fatalement brisé les dents en mordant une lime trop bien trempée pour vous; s'il ne l'est pas, il tombera de son propre poids dans l'oubli et vous n'aurez rien perdu pour votre système, sans compter que l'on ne pourra vous accuser d'avoir, par préjugé ou par envie, voulu fermer à l'intelligence les portes de la science et de la lumière.

Le secret de cette brochure où nous-même ne sommes pas épargné, parce que nous avons eu l'audace de croire à un système qui a fait ses preuves et obtenu l'assentiment et l'admiration d'hommes autrement posés dans l'enseignement que ses détracteurs, le voici :

Soyons moutons, et pour toute la vie,
Mais d'une peau de loup couvrons-nous à propos
" *Pour ôter à Leroy l'envie*
De venir nous manger la laine sur le dos. "

M. Leroy, par son système, " leur mange la laine sur le dos " et cela ne fait pas leur affaire. Mais qu'est-ce que cela nous fait, si l'enseignement de nos enfants s'en trouve

mieux, et que ce système soit une sérieuse économie de temps pour les élèves et d'argent pour les parents ? Les partisans de Ptolémée se plaignaient, avec une égale amertume, de Copernic et se servaient même de l'Ecriture Sainte, ce que se gardera bien de faire M. Lippens, " pour lui ôter l'envie de venir lui manger la laine sur le dos " ; mais le temps, la science et les faits ont fini par mettre à leur place ces champions outrés d'une routine séculaire. L'enseignement, de M. Leroy comme les sciences mêmes, pour avoir droit de cité, doit pouvoir subir victorieusement l'épreuve de l'analyse ; s'il y succombe et si les résultats lui sont contraires, il tombera sans vos épigrammes et vos plates ironies.

M. Lippens se juge bien, quand il cite la fable du singe qui montre la lanterne magique et qu'il s'écrie :

" Moi qui suis un dindon j'y vois bien quelque chose
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien."

Tous vos raisonnements sont de l'espèce ; mais malgré cela ou plutôt, à cause de cela, ils n'empêchent ni les parents d'envoyer leurs enfants à M. Leroy, ni les enfants de l'aimer, de vouloir être toujours dans la classe, à l'encontre de ce que l'on voit ailleurs, et d'apprendre avec une " prodigieuse " rapidité.

MM. Lippens et Piérard, avant d'être professeurs, auraient été, dit-on, libraires dans notre bonne ville de Québec. Serait-ce dans leur librairie qu'ils auraient puisé les doctrines, qu'ils.....et la fable du

singe ? Mais soyons patients, puisque le succès d'autrui vous est si inconstitutionnel, car d'autres *indigestions* comme celles-ci vous attendent, et, s'il nous est permis, à nous aussi, de parodier, nous dirons :

Le fleuve a vu sur ses rivages
De sots pourfendeurs en revers
Insulter comme des sauvages
Les raisins qu'ils trouvent trop verts !
Cris d'Iroquois, fureurs bavardes,
Tandis que, langues de poissardes,
Vous poussez d'indécentes clameurs,
Leroy, poursuivant sa carrière
Verse des torrents de lumière
Sur vous, obscurs détracteurs.

RÉFORME

DE

L'ENSEIGNEMENT

Pour bien comprendre l'homme, pour savoir quels sont ses besoins légitimes, il ne faut pas l'étudier par un seul côté de son être essentiellement varié; il ne faut pas surtout, au nom de la raison et de la science, se priver volontairement des lumières que la foi nous donne. C'est le défaut de notre époque de vouloir ainsi, par une abstraction impossible en soi, éteindre le seul flambeau capable de nous guider sûrement dans toutes les grandes questions qui intéressent l'humanité. L'homme est un être incompréhensible pour qui ne veut l'étudier qu'avec le scapel de la science; et voilà pourquoi tant de savants, malgré les ressources nouvelles, que l'observation a mises entre leurs mains, restent sans solution en face des grands problèmes de la vie. C'est qu'ils méconnaissent le vrai principe sur lequel tout repose et sans lequel il est impossible de fonder rien de durable. Dans leur constante préoccupation à vouloir partout et

toujours se passer de Dieu, ils ont précipité avec eux dans une longue série d'expériences funestes, la société contemporaine que, par leur génie, ils étaient appelés à diriger vers le vrai et le bien.

Le devoir de tout homme, à qui la Providence a départi quelque talent, est de réagir contre cette tendance malheureuse; et notre devoir à nous, dans une œuvre qui peut avoir tant d'influence sur la destinée des enfants, est de proclamer hautement comme base de nos travaux les grands principes de la religion. Ils ne sauraient être en contradiction avec les vérités que la science a découvertes; et, en les plaçant comme des jalons sur notre route, nous avons la certitude de ne pas nous tromper. Notre méthode consistera donc en deux choses : croire et observer.

L'observation est en effet la clef du monde intellectuel; et le temps n'est plus où le génie d'un seul homme suffisait pour arrêter l'essor de l'intelligence humaine dans la voie du progrès. L'idole a été brisée et, sur les pas de Descartes, une foule d'hommes éminents, en étudiant la nature, ont pu, pierre par pierre, élevé ces beaux édifices des sciences physiques et naturelles qu'il nous est donné d'admirer aujourd'hui.

A leur exemple, nous secouerons le joug du passé; et, sans nous occuper des contradictions, nous espérons prouver que l'éducation, telle qu'elle est pratiquée, est plutôt nuisible qu'utile, parce qu'elle ne tient aucun compte des besoins généraux de l'homme, qu'elle fait

vivre l'enfant, pendant des années, en dehors des conditions normales, où il peut et doit se développer, et que, par là, elle le condamne à une contrainte continuelle sans lui permettre jamais de se laisser aller à son génie spécial. Cette éducation fatigue l'enfant, elle ne le forme pas.

Le premier reproche que nous adresserons à l'enseignement actuel, et ce reproche tout le monde le reconnaîtra comme fondé, c'est de couler tous les enfants dans le même moule, de telle sorte que des enfants, qui plus tard, arrivés à l'âge d'homme, doivent occuper des positions tout-à-fait dissemblables, soient soumis, pendant toute leur jeunesse, aux mêmes études, et, sans avoir une direction spéciale, à des goûts différents et à des aptitudes également différentes. Or, si chaque chose, dans la nature, a une fonction parfaitement déterminée, est-il possible d'admettre que l'homme pour qui la nature a été faite, n'ait pas une mission particulière à remplir et, cela étant, que cette mission ne soit pas indiquée de bonne heure à chaque homme à des signes à peu près certains. Si l'enfant, dans les collèges, ne songe presque jamais à son avenir, c'est qu'il regarde comme inutile d'y songer, vu la longueur de ses études. Aussi, au lieu de se fixer dès le principe à une position donnée, et d'y consacrer tous ses soins, il bâtit dans son imagination de magnifiques *châteaux en Espagne* et flotte incertain d'un état à un autre, jusqu'au jour où il faut enfin se décider

Est-ce à dire que nous condamnions les

études générales ? non certes, mais nous croyons que, s'il y a des choses qu'il est nécessaire ou même seulement utile de connaître pour tous les hommes appelés à jouer un rôle dans la société ; il y a aussi des degrés dans les connaissances générales à donner aux enfants d'après la position de leur choix. Qu'un prêtre ou un professeur étudie le latin manière à pouvoir le parler, nous l'admettons très-bien ; le latin étant la langue de l'Eglise et la langue classiqne leur est indispensable, puisqu'ils sont destinés à en faire un usage continuel ; mais nous ne croyons pas que cette langue soit aussi nécessaire aux autres positions ; et la meilleure preuve, c'est que, de tous ceux qui font leurs études, les trois quarts, sans cesser d'occuper dans le monde une situation prépondérante, finissent, après un temps plus ou moins long, par oublier à peu près complètement les langues classiques. C'est là un fait incontestable et qu'il serait aisé d'établir.

Il fut un temps où le latin était la langue du monde savant, et où non-seulement les livres religieux, mais encore tous les livres de quelque valeur étaient écrits en latin. Dans ce temps-là, pour être au courant du progrès des esprits, il suffisait de connaître la langue latine, et nous comprenons qu'à cette époque le latin fût étudié plus sérieusement qu'il ne l'est aujourd'hui, sans que nous admettions pour cela qu'il fallût, même alors, y consacrer dix ans. Qu'on sache le latin comme on le savait jadis, nous n'avons à cela aucune objec-

tion à faire, et nous y trouverions même de grands avantages ; mais il est constaté, du moins en France, que les élèves, même les meilleurs, et malgré la longueur des études, ne savent qu'imparfaitement le latin et fort peu le grec, quand ils sortent du collège. Et pourquoi cela ? C'est qu'au lieu de simplifier les méthodes, on a voulu conserver tout le passé sans tenir compte des besoins nouveaux et légitimes de la société. Car c'est une nécessité imposée par l'opinion publique qu'il faut donner un temps plus considérable à l'étude des langues vivantes et aux sciences, et tel est le sens dans lequel nous travaillerons en précisant ce qui doit être appris.

Ainsi donc entre l'opinion de ceux, qui, par amour du passé, tiennent avant tout à ne rien changer au vieux système, et qui le considèrent, tel qu'il est, comme étant le dernier mot de l'enseignement ; et l'opinion de ceux, qui, par un excès contraire, et pour rendre, disent-ils, l'enseignement plus pratique, veulent supprimer entièrement l'étude des langues anciennes, nous croyons qu'il y a un juste milieu.

Vouloir garder l'ancien système, tel qu'il est et sans y rien changer, c'est ne pas tenir compte des besoins légitimes de notre époque ; c'est lutter en vain contre le sentiment général de tous les hommes, qui sans parti pris, étudient cette question. Notre époque si misérable à tant de points de vue, est grande cependant par les découvertes merveilleuses, qui ont été faites dans les sciences physiques

et naturelles ; et l'étude approfondie de ces sciences est devenue une nécessité.

Vouloir d'autre part supprimer comme inutile l'étude des langues anciennes, c'est une tendance malheureuse mais réelle, qui, si on n'y prend garde, finira par prévaloir dans beaucoup de familles, parce qu'il est trop généralement admis, avec quelqu'apparence de raison, qu'un enfant, après de longues études, n'est plus apte aux affaires et qu'il est alors condamné, presque par la force des choses, à un petit nombre de positions sociales. De cette façon les études auraient pour conséquence de retrécir son horizon et non de l'élargir. Qu'arrive-t il en effet? Tous les jeunes gens se précipitent vers les positions libérales, qui, dans l'économie de la société, ne doivent pas être encombrées. En sont-ils plus heureux ? Non.

Nous voudrions nous, deux choses : 1° que l'étude du latin devînt plus générale ; 2° que le temps consacré à cette étude ne dépassât pas trois ans. Car nous prétendons qu'étant donné un enfant de neuf à dix ans, d'intelligence moyenne, travaillant par jour, classes et études comprises, seulement trois heures, indépendamment des autres études, cet enfant peut en trois ans acquérir de la langue latine une connaissance *complète* et en tous cas parfaitement suffisante pour remplir dans la société n'importe quelle position.

Nous ne disons pas que les études ne doivent durer que trois ans; mais nous soutenons qu'à partir de sa quatorzième année ou

plus tard il est utile de diriger l'enfant vers la position de son choix, en donnant une partie de sa journée à des études spéciales; l'autre partie restant consacrée aux études classiques. On évitera ainsi cette transaction si redoutable du collège à la vie d'étudiant.

Le latin doit cependant rester à la base des études. Car cette langue, formée sous l'œil de Dieu, pour être un jour la langue des chrétiens, porte en elle, comme cachet distinctif, la grandeur sévère et la force de ce peuple puissant, qui, par son organisation et ses lois, a laissé dans le monde tant de traces de son passage. Cette langue essentiellement méthodique et naturellement sobre d'ornements superflus semble, dans l'agencement si régulier de ses phrases, n'avoir été faite que pour les choses sérieuses. C'est vraiment la langue de la raison. Mieux que toute autre, en effet, elle se prête d'une manière complète à l'analyse et il n'est pas de phrase plus facile à décomposer logiquement que la phrase latine, parce que n'ayant que bien peu d'exceptions elle n'offre point de ces tournures particulières à la langue française et dont il est si difficile à un enfant de se rendre compte.

Mais indépendamment de cette valeur intrinsèque, qui en fait la langue didactique par excellence et la rend en tous pays si utile aux professeurs pour l'explication des principes généraux et philosophiques du langage, elle a d'autres avantages pour tous les peuples dont elle a concouru à former la langue : tels sont les Français, les Espagnols, les Por-

tugais, les Italiens, etc., et nous allons jusqu'à dire qu'il est impossible à ces peuples de connaître leur langue à fond s'ils ne savent les langues anciennes. Cela est vrai d'une manière toute spéciale pour nous autres Français et nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui veulent, (ils sont malheureusement trop nombreux) proscrire dans les collèges comme inutile l'étude du latin. Nous croyons, au contraire, que la langue française, pour être étudiée sérieusement, doit être mise en comparaison avec le latin et le grec, qui lui ont fourni non-seulement ses racines et ses mots techniques, mais encore un bon nombre de ses tournures.

Si en effet nous remontons de quelques siècles en arrière et que nous étudions les premières histoires, qui aient été écrites en langue vulgaire, nous pourrons nous convaincre que la manière des Joinville, des Froissard et des Brantôme tient beaucoup de la tournure latine ; et, si aujourd'hui ces tournures se sont modifiées, il n'en est pas moins vrai de dire qu'aucun de nos grands écrivains n'a ignoré le latin. Mais nous croyons d'un autre côté, et nous avons des raisons sérieuses à l'appui de cette opinion, nous croyons qu'en thèse générale, ces langues anciennes, que nous reconnaissons comme indispensables à une bonne éducation, ne doivent être étudiées qu'autant qu'elles sont utiles à la formation de l'enfant et à la connaissance complète des langues vivantes. L'important est de préciser quel doit être le programme à suivre, et après

quelles études on peut dire qu'un enfant sait suffisamment le latin et le grec. C'est ce que nous proposons de développer dans un ouvrage spécial où nous traiterons : 1° des professeurs, 2° des élèves, 3° des études elles-mêmes, 4° du temps à consacrer à chacune d'elles. Nous nous proposons aussi de dire un mot de la littérature canadienne, et nous serons heureux si nous pouvons contribuer à faire connaître en France des écrivains et des savants, qui sont appelés, nous en sommes convaincu, à illustrer leur pays.

ENSEMBLE DU SYSTÈME.

1° Réforme de l'enseignement. Exposé du système.

2° Grammaire latine en trois tableaux.

3° Phrase-Canevas (base du système.)

4° Copies imprimées pour déclinaisons et verbes.

5° Epitome historiæ sacræ avec dictionnaire correspondant.

6° Cours de thèmes et abrégé de grammaire (dictionnaire correspondant.)

7° Thèmes, règles et vie d'Agésilas (dictionnaire correspondant.)

8° Guerre des Helvétiens (ordre méthodique et dictionnaire.)

9° Guerre des Helvétiens (construction et mot-à-mot français.)

10° Versions latines. Extraits des Prosateurs (avec dictionnaire.)

11° Versification. Extraits des Poètes latins (prosodie et dictionnaire.)

12° Application du système au pro Milone.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

13° Grammaire Française en deux tableaux.

14° Arithmétique raisonnée et simplifiée.

15° Les Bretons a Saint-Cloud. Episode du Siége de Paris.